Libération

SIMONE BILES RENVERSANTE

La star américaine, forfait à Tokyo en 2021, concourt ce lundi pour deux médailles d'or, après les trois raflées la semaine dernière. Une résurrection.

PAGES 2-5

Simone Biles, le 28 juillet lors des qualifications à la Bercy Arena. PHOTO FRANCISCO SECO. AP



ÉTÉ

«Madeleine Project», à l'approche de l'inconnue

CAHIER CENTRAL

ÉRIC REINHARDT «Je revendique d'être un "homme féministe"»

SÉRIE IDÉES, PAGES 18-19

MOYEN-ORIENT Au Liban, l'angoisse d'une guerre totale

PAGES 10-11

M 00135 - 805 - F: 2,70 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie 1,80 €, Allemagne 3,20 €, Andorre 3,20 €, Belgique 2,70 €, Canada 5,30 $, DOM 3,20 €, Espagne 3,20 €, Etats-Unis 5,20 $, Grande-Bretagne 2,90 €, Grèce 3,20 €, Italie 3,20 €, Liban 7800 LBP, Luxembourg 2,70 €, Maroc 29 Dh, Pays-Bas 3,20 €, Portugal (continental) 3,60 €, Suisse 3,60 FS, Suisse alémanique 3,60 FS, Tunisie 8,70 DT, Zone CFA 2600 CFA.





Simone Biles lors de l'épreuve au sol du concours général par équipe, mardi à la Bercy Arena. PHOTOS É. GARNIER. PRESSE SPORTS

SIMONE BILES

La renaissance d'une star de la gym

RÉCIT

Trois ans après son forfait à Tokyo, la gymnaste la plus titrée au monde a déjà conquis trois médailles d'or à Paris et pourrait en glaner deux autres ce lundi au sol et à la poutre. Le finale d'une épopée.

ÉDITORIAL

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Exemple

Elle restera une des figures marquantes de ces Jeux olympiques 2024. Avec les Français Léon Marchand et Teddy Riner, l'Américaine Simone Biles ne cesse d'éblouir son public, même quand elle ne se produit pas avec son justaucorps Swarovski aux 10 000 cristaux qui en met plein les yeux. La gymnaste est un concentré d'énergie, de puissance, et de drôlerie parfois, qui en dit long sur l'importance du mental dans le sport et sur la nécessité absolue de trouver le meilleur accompagnement possible quand on vise les sommets. Et cela ne s'applique évidemment pas qu'au sport. Longtemps on a cru que l'entraînement physique était le seul allié de la performance, on a compris depuis peu que ce n'était pas le cas.

En juillet 2021, Simone Biles avait beau afficher trente-quatre heures d'entraînement par semaine, elle a dû déclarer forfait aux Jeux de Tokyo car la tête avait lâché. Trop de pression. Elle aurait pu s'effondrer, elle est au contraire allée puiser des ressources insoupçonnées au plus profond d'elle-même, balayant une vie rythmée par des allers et retours dans des familles d'accueil, puis marquée par des agressions sexuelles commises par le médecin de l'équipe américaine de gymnastique. Et l'on passe les réflexions racistes et les moqueries à propos de ses muscles exceptionnellement développés. Voilà d'où viennent les médailles d'or amassées à Paris par une Simone Biles qui n'a jamais parue aussi détendue, capable de donner publiquement à son équipe le surnom de «FAAFO» pour *fuck around and find out* («qui s'y frotte s'y pique»), ou de dévorer sans se cacher un pain au chocolat industriel a priori contraire aux règles de la diététique puis plus tard un crookie, mélange de croissant et de cookie. Elle est aussi là sa force : elle est libre. Elle a prouvé qu'elle pouvait revenir de l'enfer, se reconstruire après avoir été détruite et pulvériser tous les records. Et même en demander encore puisqu'elle n'exclut pas, à 27 ans, de concourir aux prochains JO de Los Angeles. Bel exemple de résistance aux aléas de la vie.

Par **JULIE LASSALE-SLAMA**

Samedi, pendant que la France s'égosille sur le ippon fou de Teddy Riner, Simone Biles déclenche des sueurs glacées à la Bercy Arena. A l'échauffement de la finale de saut de cheval, elle chute lors de son redoutable Biles II, un Yurchenko double carpé arrière ultra-périlleux qu'elle est la seule femme à réaliser. Trop d'élan, trop de hauteur, trop de rotations. Pouf, elle arrive sur le dos. Cinq minutes plus tard, pour son passage, tout est oublié. Nette, précise, elle s'envole plus haut que toutes ses adversaires. La réception est quasi parfaite. Elle écope d'un incroyable 15,7, loin devant la deuxième, sa rivale brésilienne Rebeca Andrade. Les murs de la Bercy Arena tremblent sous les hurlements. Pour la troisième fois à Paris, l'Américaine rafle l'or. Pointe alors ce doute: sommes-nous les figurants d'un film ? Simone Biles existe-t-elle vraiment ?

«REDEMPTION TOUR»

Impossible d'interviewer la plus grande gymnaste du monde (haute d'1,42 m) aux mille superlatifs, qui compte 3 olympiades, 5 mouvements à son nom *(lire ci-contre)* et 40 médailles internationales. Chaque interview est planifié un an à l'avance et longuement négociée. Est-ce la dernière fois qu'on la voit ou rempile-t-elle pour Los Angeles 2028? *«Les prochains Jeux sont à la maison, on sait jamais»*, dit-elle en conférence de presse. Ce lundi, l'Américaine aux 10 médailles olympiques, dont 7 titres, tentera d'en glaner deux dernières à la poutre et au sol. Le clou d'un spectacle millimétré sur fond de guérison.

L'épopée parisienne s'ouvre le 28 juillet, lors des qualifications. Devant Ariana Grande, Antoine Griezmann, Anna Wintour et d'autres noms du gratin en gradins, Biles porte le plus cher justaucorps de l'histoire des Jeux. Un Swarovski orné de 10 000 cristaux et d'une valeur de 5 000 euros. Au terme d'enchaînements qui font tachycarder le public, la gymnaste au sourire





Les Etats-Unis ont terminé premiers du concours général par équipe, devant les Italiennes et les Brésiliennes. PHOTOS M. BLAKE. A. PEROBELLI. REUTERS

Colgate se qualifie haut la main pour la finale par équipes, le concours général individuel, le saut, le sol et la poutre. Carton quasi plein, puisqu'il lui manque les barres asymétriques, son agrès «faible», auquel elle se classe 9e.

Deux jours plus tard, dans la soirée du 30 juillet, aux côtés des quatre membres de la Team USA, elle exhibe ses molaires dans un bâillement sur l'écran géant de la salle, toujours aussi comble. Dès la première rotation au saut de cheval, les Américaines s'imposent devant les Italiennes et les Brésiliennes. Biles la joue tranquille avec un «simple» Yurchenko demi-tour vrille et demi avant. Pas besoin de déployer l'arsenal lourd du Biles II. A la fin du match, elles enregistrent 171 points, devant les 165 et 164 des deux autres nations. Une mise à l'amende, en somme.

La Fédération américaine de gym avait d'ailleurs anticipé la victoire dans un communiqué de presse publié dans la journée. N'en déplaise à certains internautes médisants sur Twitter qui fustigeaient une *«baisse de niveau»* des Américaines. *«Le nom de notre équipe est FAAFO [“fuck around and find out”,* traduction polie: «qui s'y frotte s'y pique», ndlr]*»*, lance Biles en bonne doyenne débridée. De manière plus poétique et homologuée, les Américaines ont nommé leur arrivée à Paris le «Redemption Tour», trois ans après de catastrophiques Jeux de Tokyo où elles n'étaient arrivées «que» deuxièmes.

Simone Biles l'admet: elle a craint les *«flashback»* de l'échec japonais. Cette année covidée de 2021, cinq ans après ses premiers Jeux, à Rio où elle a raflé quatre médailles d'or, la gymnaste sent poindre un vertige. Lors de la finale par équipes, dans une salle vide à cause de la pandémie, elle ne parvient pas à tourner correctement dans les airs au saut de cheval. Sa réception est approximative. Si un public non averti ne perçoit pas forcément le problème, pour ses coéquipières, ses coachs, et sa famille qui regarde en direct depuis les Etats-Unis, l'inquiétude submerge tout. Biles est victime de *twisties*, de très dangereuses pertes de repère dans les airs. Le résultat d'une désynchronisation entre le corps et l'esprit. *«Concrètement, c'est comme si vous conduisiez une voiture. Et un jour vous vous réveillez et vous ne savez plus faire. Vos jambes deviennent folles»*, raconte-t-elle en avril 2024 au micro de l'animatrice américaine Alex Cooper. *«Tu peux être paralysée ou te tuer si tu arrives sur la nuque,* tranche son entraîneuse, la Française Cécile Landi. *Une médaille olympique, c'est énorme; mais avoir une vie normale, c'est mieux.»*

> «Après [son accident à] Tokyo, elle avait peur de ce sport, n'osait plus le regarder à la télé.»
> **Cécile Landi**
> entraîneuse de Simone Biles

«CASQUE»

Cette journée noire de juillet 2021, la tenante du titre déclare forfait à toutes ses finales, sauf la poutre où elle ramasse le bronze. *«J'ai appelé mon agent à qui j'ai dit: “C'est une blessure mentale qu'ils ne peuvent pas voir. Veulent-ils que je porte un casque?”»* raconte l'athlète. L'insubmersible montre sa vulnérabilité et brise le tabou de la pression dans le sport de haut niveau *(lire pages 4-5). «Elle avait honte quand elle est arrivée au village olympique,* se souvient Cécile Landi. *Je lui ai dit: “Si quelqu'un comme toi est capable d'avoir un truc pareil, ça permet aux autres de parler aussi.”»* Mélanie de Jesus dos Santos, leadeuse de l'équipe de France qui s'entraîne à ses côtés à Spring (Texas) depuis deux ans, confirme: *«C'est grâce à elle que la parole des athlètes se libère.»*

De retour de Tokyo, Biles est diagnostiquée dépressive et anxieuse. Des pathologies enfouies par trente-quatre heures **Suite page 4**

La gymnaste aux cinq figures

A la finale du sol ce lundi, Simone Biles présentera les Biles I et II, deux des mouvements qui portent son nom. Décryptage de ces acrobaties aériennes et vertigineuses.

«Biles I», «Biles II!», entonne la voix du présentateur à l'Arena Bercy. Mais que signifient ces noms? Il s'agit des acrobaties inventées par la native de Columbus (Ohio) depuis le début de sa carrière internationale, en 2013. En gym, les athlètes peuvent donner leur nom à des figures et les inscrire dans le code de pointage, sorte de bible de la discipline. Deux conditions s'imposent: les soumettre à la Fédération internationale de gymnastique (FIG) puis les réussir en compétition internationale. Encore un peu loin des neuf acrobaties de la Russe Svetlana Khorkina, vedette des années 90, Simone Biles détient cinq mouvements: deux au sol, deux au saut, et un en poutre. Décryptage de ces figures aériennes et souvent inspirées de prouesses masculines, sur fond de lexique vertigineux.

AU SOL, DES SALTOS DANS TOUS LES SENS

Biles I. Lors de ses premiers mondiaux à Anvers en 2013, l'ado de 16 ans s'arme d'un double salto arrière tendu avec un demi-tour. Certaines gymnastes effectuent le même avec un tour complet. Plus difficile, donc? Paradoxalement, non. L'acrobatie de Biles est plus complexe car l'athlète prend le risque de se réceptionner à l'aveugle.

Biles II. En 2019, elle opte pour un double salto arrière avec une triple vrille, seulement réussi par trois hommes dans l'histoire. En gymnastique, les résultats finaux sont l'addition d'une note de difficulté et d'exécution. Les figures sont notées de A à J, du plus simple au plus difficile (A valant 0,1; B 0,2, etc.). Le Biles II est le seul de l'histoire de la gym féminine et masculine à atteindre la plus haute note de J (1 point, donc).

Ce lundi, elle proposera son Biles I et son Biles II dans un mouvement au sol chorégraphié par le Français Grégory Milan.

EN POUTRE, UNE PROUESSE SOUS-ÉVALUÉE

Toujours cette même année 2019, à Stuttgart, la superstar multimédaillée offre une sortie de poutre en double salto arrière avec une double vrille. Une sortie éminemment périlleuse. La Fédération internationale de gymnastique a bien conscience du risque: si les autres gymnastes imitent Biles, c'est le coup du lapin assuré. Pour éviter que la figure ne soit reproduite, elle est sous-évaluée à une valeur de H. L'athlète ne s'y aventure donc plus.

AU SAUT, LE TERRIFIANT YURCHENKO DOUBLE CARPÉ ARRIÈRE

Biles I. Il consiste en un Yurchenko demi-tour double vrille, made in Doha en 2018. Le nom vient de la Russe Natalia Yurchenko, qui l'a créé dans les années 80. Tentons une explication: la gymnaste fait une rondade réceptionnée sur le tremplin, pose ses mains en un flip arrière sur la table de saut, tout en effectuant un demi-tour, et s'envole pour sa rotation, en l'occurrence une double vrille.

Biles II. C'est le saut qu'elle est la seule femme à réaliser et qui la *«terrifie»*, avoue-t-elle dans le documentaire Netflix *Simone Biles Rising*. Le Yurchenko double salto arrière-corps carpé, qu'elle n'a pas pu réaliser à Tokyo à cause de ses pertes de repères. Samedi, devant une Bercy Arena en feu, la gymnaste a raflé une troisième médaille parisienne grâce à ce saut de la mort. La notation au saut de cheval différant des autres agrès, cette acrobatie est créditée d'une note de difficulté à 6,4. Résultat: un exceptionnel 15,7, loin devant la Brésilienne Rebeca Andrade, à 15,1.

AUX BARRES, L'ÉLÉMENT QUI N'A PAS VU LE JOUR

Validé par la FIG, le mouvement pouvait permettre à Simone Biles d'inscrire son nom dans les quatre agrès féminins. La diablerie en question: un tour d'appui libre en avant à l'appui tendu renversé de 540 degrés sur la barre inférieure. Vous êtes perdu? Nous aussi, et peut-être que Biles aussi, car elle ne l'a pas présenté. *«C'était trop risqué pour l'équipe et pour le concours général,* avoue son entraîneuse Cécile Canqueteau-Landi. *Si elle était rentrée en finale aux barres* [elle est arrivée 9e aux qualifications, ndlr], *elle l'aurait fait.»* Le jour du concours général, jeudi, la superstar a chuté aux barres asymétriques, considérées comme son agrès «faible», ce qui ne l'a pas empêchée de remporter l'or. Un micro-rebondissement dans ses Jeux de la renaissance.

J.L.-S.

Suite de la page 3 hebdomadaires d'entraînement, une grande solitude et une pression carabinée. *«Dès que j'ai atterri sur le tapis, j'ai pensé: "Que va dire Twitter? L'Amérique me déteste"»*, raconte-t-elle, toujours au micro d'Alex Cooper. Effectivement, les réseaux sociaux se déchaînent: on la qualifie de lâche, de faible. Comment a-t-elle osé abandonner son équipe américaine, arrivée deuxième par sa faute? *«Après Tokyo, elle avait peur de ce sport, n'osait plus le regarder à la télé»*, se souvient Cécile Landi.

Face à ce désarmement, elle entame une thérapie. Il lui faut guérir de traumatismes profonds. En 2018, trois ans avant les JO de Tokyo, Simone Biles est sortie du silence et a témoigné contre Larry Nassar, médecin de l'équipe américaine de gymnastique, condamné à la prison à vie pour des agressions sexuelles sur au moins 265 athlètes. Devant le Congrès, en septembre 2021, elle et une centaine d'autres victimes ont dénoncé la *«négligence»* du Comité olympique américain, du FBI et du ministère de la Justice, qui avaient été avertis dès 2015 de ces crimes. Au terme d'un des plus grands scandales sexuels de l'histoire du sport, près de 1 milliard de dollars ont été versés aux victimes par les différentes instances.

En onze ans de carrière, Simone Biles a pulvérisé les codes d'une gymnastique poussiéreuse, blanche et régie par des hommes. La businesswoman millionnaire a personnifié et américanisé une discipline longtemps associée à l'URSS. En 2016, avec ses parents, Ron et Nellie, elle ouvre le World Champions Center à Spring, sorte de giga fourmilière de la gymnastique. Depuis 2021, elle organise le Gold Over America Tour, une tournée des plus grands gymnastes qui s'adonnent à des performances explosives dans tout le pays. Construit autour de la personne de Biles, le spectacle a des airs d'une parade Disney.

«SOLDAT»

Simone Biles existe-t-elle en dehors de la gymnastique? La fillette commence ce sport en sautant sur un trampoline dans un jardin à 6 ans. Cette même année, après des allers-retours en famille d'accueil, elle est adoptée par Nellie et Ron Biles. Sa mère biologique, fille de Ron, souffre de problèmes d'addiction de drogue et d'alcool l'empêchant de s'occuper de ses quatre enfants. Pour résumer, les grands-parents de Biles sont devenus ses parents. *«Même toute petite, j'étais très musclée, on me surnommait "soldat"»*, se souvient-elle.

Sa jeunesse est ensuite régie par un quotidien gymnique effréné. *«Quel ado pouvait me comprendre? J'ai gagné les JO à 19 ans, avec le poids du monde sur les épaules»*, constate celle qui a toujours mangé *«à la table des losers»* au lycée et passé son temps à dissimuler ses muscles dans des sweats informes. *«La première fois que j'ai dansé avec un garçon, c'était à* Danse avec les stars, *en 2017, j'avais 20 ans»*, rigole la demi-finaliste du télécrochet.

Simone Biles ne veut pas verser dans le pathos, arbore une résilience à l'américaine. En 2020, elle rencontre le footballeur de NFL Jonathan Owens via Raya, une application pour célébrités. Trois ans plus tard, ils organisent un mariage fastueux sous les yeux du monde entier. Sur les réseaux, elle feuilletonne son quotidien d'athlète *housewife* comblée, documente la construction de son immense maison texane avec son chien. Un destin hollywoodien sur lequel surfe abondamment Netflix, qui a sorti mi-juillet les deux premières parties sur quatre de la série documentaire *Simone Biles Rising*. Cinq mois après ses noces, en octobre 2023, elle décroche quatre médailles d'or aux championnats du monde d'Anvers et devient la gymnaste la plus titrée de l'histoire.

DUEL ÉPIQUE

Paris n'est que la suite logique de ce retour sans limite. Le 1er août, devant un énième parterre de photographes et de célébrités, elle a remporté la prestigieuse finale du concours individuel, au terme d'un duel épique avec la Brésilienne Andrade. *«Je ne veux plus concourir avec elle! J'étais trop stressée!»* souffle l'Américaine, dont le sourire s'est mué en mine sérieuse toute la compétition. Il fallait bien un peu de suspense dans le film.

Toute la semaine, la modératrice de la conférence de presse était formelle: *«Chers journalistes, posez des questions à toutes les athlètes s'il vous plaît.»* Difficile de s'intéresser à d'autres que la gymnaste de 27 ans qui, en dépit de son âge, semble plus puissante que jamais. Son secret de longévité? *«Je parle à mon thérapeute tous les jours.»* Sur les réseaux aussi, chaque détail est scruté. Son pendentif chèvre, en hommage à son surnom Goat (qui signifie, en anglais, chèvre mais aussi *«Greatest of all time»*, la meilleure de tous les temps). Sa coiffure de compétition, jugée «négligée» par les internautes, à qui elle répond, fustigeant le racisme ambiant de ces remarques: *«La prochaine fois que vous voulez critiquer les cheveux d'une femme noire, ne le faites pas.»* Ou encore sa consommation d'un pain au chocolat industriel. Le lendemain de la victoire par équipes, la gymnaste avait envie de douceur et a missionné son entraîneuse de lui trouver un crookie, mélange de croissant et cookie. Par un concours de circonstances, on a été l'émissaire de ce plaisir sucré. Elle nous a remerciée dans une vidéo. Simone Biles existe, donc.



Simone Biles lors de la finale par équipe aux Jeux olympiques de Tokyo, en juillet 2021, où elle avait dû

Santé mentale des athlètes: journal d'abord

Avec la libération de la parole sur la santé mentale dans le haut niveau, certains sportifs se tournent vers l'écriture pour canaliser leurs idées, leurs performances ou leurs émotions. Une pratique prônée par les psys.

«*Il m'arrive d'avoir de fortes angoisses, alors ma thérapeute m'a dit d'écrire dans un* worry journal ["journal de soucis"] *entre midi et 13 heures – l'heure que j'ai choisie –, c'est un outil qui m'aide.»* En novembre 2021, à l'occasion d'une conférence, la gymnaste Simone Biles explique comment elle s'est lancée dans l'écriture pour rebondir au plus haut niveau. Trois mois plus tôt, elle s'est retirée du concours olympique de gymnastique à la surprise générale. Le monde découvre en même temps les «twisties», des pertes de repères dans l'espace dont souffrent beaucoup de gymnastes, et la franchise de l'Américaine, l'une des premières à si haut niveau à briser le tabou de la santé mentale des athlètes. Depuis qu'elle a entamé sa moisson d'or à Paris, pas une conférence de presse ne se termine sans que Biles aborde son travail quotidien avec sa psychologue. Qui l'a mise sur la piste de ce précieux calepin, désormais utilisé par de nombreux sportifs.

Naomi Osaka, forfait à Roland-Garros au printemps 2021 pour préserver sa santé mentale, raconte comment elle s'est inspirée de Simone Biles en s'équipant d'un carnet. *«En général, je m'insulte dans ma tête, cela me provoque des émotions négatives, mais aujourd'hui, dans mon carnet, j'ai tout simplement écrit: je suis fière de toi»*, raconte-t-elle en mai lors du Grand Chelem parisien, à l'issue d'une défaite homérique face à Iga Swiatek, moins d'un an après avoir donné naissance à son premier enfant.

Du simple passage à vide à la dépression

A mesure que se libérait la parole sur la santé mentale, cet objet du quotidien a refait son apparition entre deux survêtements dans les sacs de sport. Mais les cahiers d'athlètes ne contiennent pas tous la même chose. Certains égrènent leurs pensées positives ou négatives – ce qui peut aller du simple passage à vide à la dépression ou aux pensées suicidaires – d'autres noircissent des pages de tactiques, écrivent leurs leitmotivs ou pansent leurs contre-performances.

«Les athlètes sont dans le monde de l'excellence et cela conduit souvent à l'insatisfaction permanente. Le travail d'écriture permet de mettre à distance les attentes et de revenir à la réalité, en s'appuyant sur des faits et des données objectivables», observe Meriem Salmi, la psychologue qui suit, entre autres, le judoka Teddy Riner, la coureuse de demi-fond Rénelle Lamote ou l'ex-pilote de F1 Romain Grosjean. Elle leur propose, uniquement s'ils aiment écrire, de tenir un journal pour *«écrire leur quotidien, tous les paramètres de leur vie, pas que le sport.*

> «Ce qui compte, c'est que le jour de la compétition, cet outil permette d'être centré sur soi-même.»
>
> **Makis Chamalidis**
> psychologue du sport

déclarer forfait. PHOTO LOÏC VENANCE. AFP

Les difficultés dans la vie sportive peuvent être contrebalancées par ce qui va bien dans la vie privée» et l'objectif est clairement affiché : trouver un équilibre.
L'usage de cette petite bible personnelle dépend des attentes et des besoins. L'archère française Lisa Barbelin, médaillée de bronze samedi aux Invalides, écrit tous les jours, matin et soir, depuis plusieurs années. *«Mon carnet est très simple, j'écris la date et ce que je vais mettre en place pendant l'entraînement ou la compétition, techniquement et mentalement»*, décrit-elle. Elle y ajoute des phrases positives («je vais le faire», «je vais y arriver» ou «un jour pourquoi pas moi ?») mais aussi ses pensées plus noires pour les évacuer. Un objet «défouloir», qu'elle ne relit plus depuis longtemps, mais qui lui permet de faire des débriefs avec elle-même, comme un journal intime.

«Considérés comme des machines»

Pour atténuer ses frustrations sur le court et contrer l'apparition de pensées négatives, le joueur de tennis Fabien Reboul a lui aussi commencé un ouvrage, inspiré par un Américain, Nathaniel Lammons. *«Je l'avais vu lire un carnet pendant les changements de côté lors de matchs de double et je me suis dit : pourquoi ne pas essayer d'utiliser ça pour m'aider à me reconcentrer sur quelque chose de positif et évacuer la frustration ?»* raconte le joueur, qui s'est pris en main sans passer par la case thérapeute. Depuis, il griffonne des phrases positives ou des notes sur son jeu, qu'il relit sur le banc pendant les changements de côté.
«Chacun le fait à sa manière, certains parlent à leur journal comme s'il était leur meilleur ami, d'autres l'utilisent pour inscrire des tactiques ou encore pour renforcer leur ego», détaille Makis Chamalidis, psychologue du sport et auteur de *Champion dans la tête.* Bien avant Naomi Osaka, Andy Murray ou Serena Williams utilisaient déjà l'écriture à leur manière. Un journaliste avait trouvé sur le banc du Britannique, qui a annoncé prendre sa retraite après les Jeux de Paris, une feuille A4 oubliée après une défaite face à Gilles Simon en 2015. Elle contenait des notes d'encouragement et des conseils tactiques.
Pour d'autres, l'écriture n'est pas la clé. C'est le cas de la nageuse française Marie Wattel, qui travaille avec un préparateur mental et dessine ses objectifs de performance et ses ressentis. *«Ce qui compte, c'est que le jour de la compétition, cet outil permette d'être centré sur soi-même»*, insiste Makis Chamalidis. *«Pendant longtemps, les athlètes étaient considérés comme des machines. La libération de la parole ces dernières années a permis de montrer leur fragilité et leur sensibilité, ce sont des humains avant d'être des champions»*, rappelle Thomas Sammut, le préparateur mental des stars françaises de la natation Léon Marchand et Florent Manaudou. Un message envoyé au milieu du sport, mais aussi au reste du monde.

MARIE THIMONNIER

Après les heurts, la Franco-Algérienne Kaylia Nemour rafle l'or

Dimanche, l'athlète a fini première aux barres asymétriques pour l'Algérie, après un violent conflit avec la fédération française. Une victoire qui parachève l'échec de la gym tricolore.


Kaylia Nemour dimanche. PHOTO LOÏC VENANCE. AFP

C'est l'histoire de la plus grande frustration que la gymnastique française ait connue. Celle d'une athlète franco-algérienne d'un talent hors-norme qui rafle l'or aux barres asymétriques, mais pas pour l'Hexagone. Dimanche, vingt ans après l'or d'Emilie Le Pennec à 16 ans, Kaylia Nemour, 17 ans, a imposé un mouvement d'une dextérité folle et d'une difficulté extrême, lui valant une note de 15,7, devant la Chinoise Qiu Qiyuan (15,5) et l'Américaine Sunisa Lee (14,8). Devant un public qui a poussé des *«oh»* lors de cet enchaînement portant une figure à son nom, la jeune athlète qui s'entraîne à Avoine-Beaumont (Indre-et-Loire) a brandi son drapeau algérien, offrant à son deuxième pays la première médaille de gymnastique du continent africain. *«C'est le résultat de toute une vie d'entraînement, et pour moi ça a un goût particulier après tout ce que j'ai vécu. J'ai eu le soutien des Algériens et des Français, il n'y aurait pas eu cette même ambiance dans un autre pays»*, raconte la jeune femme, chamboulée, quelques minutes après sa victoire.

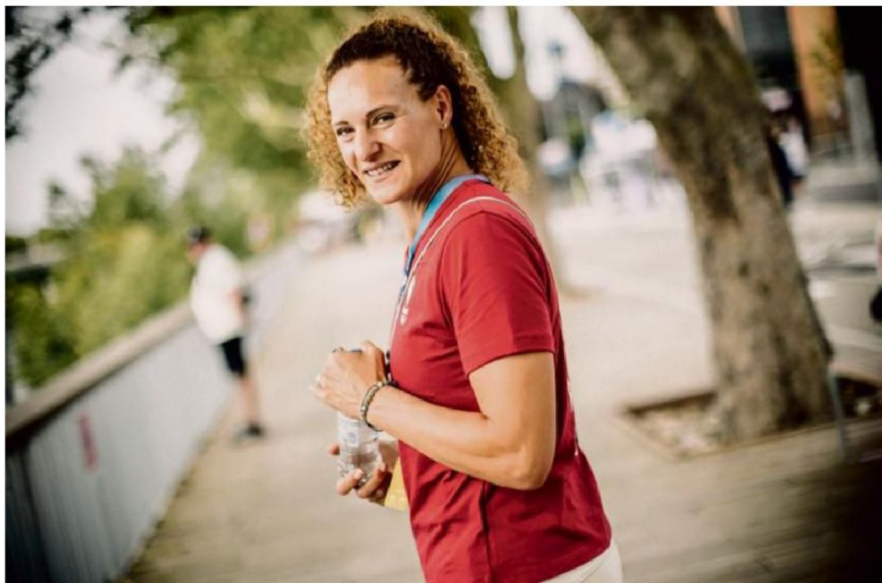
Pressions. Un journaliste chinois se tourne vers nous : *«Pourquoi cette gymnaste n'est-elle pas aux couleurs françaises ?»* Excellente question, cher confrère. Rembobinons le bras de fer qui oppose la Fédération française de gymnastique (FFG) et le club de la gymnaste depuis trois ans, teinté de coups bas et de violences psychologiques. En septembre 2021, afin de fédérer les troupes en vue des JO, la FFG demande aux championnes du club, grand pourvoyeur de médailles, de venir s'entraîner à l'Insep (à Paris) ou à Saint-Etienne. Hors de question pour Kaylia Nemour, 14 ans alors, qui adore son quotidien dans le club d'Avoine, présidé bénévolement par sa mère Stéphanie Nemour. D'autant que la jeune fille souffre d'une ostéochondrite, une anomalie de la croissance de l'os et du cartilage. Après l'opération, son médecin lui dit qu'elle pourra reprendre la gymnastique. Celui de la FFG, lui, interdit la championne de France d'entraînement, et donc de compétition.
Le cauchemar se poursuit. En mai 2022, la FFG retire à Avoine son label de «club formateur», accusant les coachs Marc et Gina Chirilcenco de *«situations de mise en danger d'autrui»* et de *«suspicion d'emprise générale»* sur les gymnastes. Après enquête du service des sports d'Indre-et-Loire, les entraîneurs sont blanchis en décembre 2023.
Victime collatérale du conflit entre la FFG et son club, Nemour décide à l'été 2022 de prendre la nationalité algérienne de son père, tout en continuant à s'entraîner à Avoine. La Fédération internationale de gym accepte… et la FFG refuse, contraignant la gymnaste à respecter une année de carence avant de représenter ce pays. Il faudra une pétition, des pressions du club, de la famille, et même de la ministre des Sports Amélie Oudéa-Castéra sur la fédé pour que celle-ci accepte le changement de nationalité sportive en mai 2023. Ainsi, cinq mois plus tard, aux championnats du monde d'Anvers, Kaylia Nemour rafle l'argent aux barres asymétriques pour l'Algérie.

«Force». Dimanche, la victoire avait un goût amer pour la France. *«La faillite de la FFG est complète»*, tweetait le journaliste sportif Thierry Vildary. *«Elle mérite, elle a fait son job. La note de la Chinoise d'avant* [Qiu Qiyan, ndlr] *aurait pu la déstabiliser, on voit la force d'une championne»*, salue Marine Boyer, capitaine de l'équipe de France, une semaine après la débâcle tricolore. *«Parfois, la vie te réserve des virages»*, résume, poétique, son coach Marc Chirilcenco, dont le club a récemment récupéré son label d'élite. Le Parisien arborait un ensemble aux couleurs de l'Algérie. Lui aussi a changé de nationalité.

JULIE LASSALE-SLAMA



Le fabuleux destin d'Emilie Le Pennec, seule médaillée olympique française de gymnastique
A Athènes en 2004, l'athlète de 16 ans a marqué l'histoire de la gym tricolore en décrochant l'or aux barres asymétriques, unique médaille olympique féminine à ce jour. *Libé* l'a rencontrée, vingt ans plus tard.



Mélina Robert-Michon, au village olympique à Saint-Ouen, le 25 juillet.

Par
CAROLINE VIGENT
Photo **DENIS ALLARD**

MÉLINA ROBERT-MICHON
Le disque dure

L'aînée de la délégation française participe à la finale du lancer de disque ce lundi. Les déconvenues d'une carrière commencée au début des années 2000 l'ont en réalité renforcée. Retour avec la porte-drapeau tricolore sur ses multiples sources de motivation.

Il ne manquerait plus que Mélina Robert-Michon remporte une médaille au lancer de disque ce lundi… Parce que quand on y pense, tout est déjà presque trop parfait. Une finale pour ses septièmes Jeux d'affilée, à domicile, devant un public qui a transporté tous les Bleus ayant foulé la piste violette du Stade de France avant elle. Le tout après avoir porté le drapeau de la délégation tricolore sur la Seine avec le nageur Florent Manaudou, au cours d'une cérémonie d'ouverture qui restera longtemps gravée dans la mémoire collective… L'acmé d'une carrière faite de hauts et de bas, de persévérance et de résilience. *«C'est une chance de pouvoir vivre ça avec mes filles,* s'enthousiasme "MRM". *Mes parents et mes frères non plus ne sont jamais venus me voir aux Jeux, c'est l'occasion de leur montrer mon univers, ce qui a guidé ma vie, leur faire comprendre pourquoi c'est si important pour moi.»* Comme si l'athlète de 45 ans était exactement à l'endroit où elle devait être, pile au bon moment. Pourtant, depuis ses débuts en Isère jusqu'à Saint-Denis, beaucoup de choses se sont mises en travers de son chemin, à commencer par elle-même. Plusieurs fois, la lanceuse de disque a failli tout arrêter, avant de toujours y retourner… Et pas uniquement, comme elle le dit en rigolant, *«parce qu'on est des drogués»*. Mais aussi…

Parce qu'elle ne voulait rien regretter. Grandie dans une ferme en Isère, Mélina Robert-Michon se met tardivement à l'athlétisme, à l'âge de 15 ans. Mais la progression est fulgurante. A 19 ans, elle est médaillée d'argent aux mondiaux juniors. *«Un déclic. Je me suis dit que c'est ça que je voulais faire dans la vie.»* Sauf que dix ans plus tard, elle en est toujours au même point. Son palmarès s'est étoffé de quelques podiums européens mais elle ne s'est pas qualifiée en finale des JO 2000 et 2004. Elle est à deux doigts de tout envoyer valser. *«Je ne pouvais pas rivaliser avec des filles pros alors que je travaillais à mi-temps* [au service communication de l'armée de terre, ndlr]. *Mais je ne pouvais pas arrêter avant d'avoir tout tenté. Je me suis donné deux ans pour ne faire que ça.»* Deux ans plus tard, elle est enceinte.

Parce qu'effectivement, elle est droguée. Après la naissance d'Elyssa, en 2010, elle est d'attaque pour les Jeux de Londres, et déterminée à mettre un terme à sa carrière après cette troisième épopée olympique. *«Mais je finis cinquième, je ne pouvais pas arrêter si près du but ! Je me redonne un an.»* Fin 2013, c'était sûr, elle avait prévu de reprendre des études et de se consacrer à sa famille… Pas de bol, elle dépote aux mondiaux de Moscou : médaille d'argent. *«Ce podium mondial m'a remis ma dose, j'en voulais d'autres. Je ne pouvais pas arrêter avant d'essayer d'avoir une médaille olympique. On est des drogués.»* Elle décroche l'argent en 2016 à Rio. Et c'est l'overdose. *«L'année post-Rio a été dingue* [elle remporte en 2017 le bronze aux mondiaux]. *Nerveusement, j'étais vidée, je n'avais plus envie. Si je n'étais pas tombée enceinte, j'aurais arrêté ma carrière.»* Enora naîtra en 2018.

Parce que la maternité l'a reboostée. Plutôt qu'un obstacle redouté dans le haut niveau, la grossesse devient chez Robert-Michon un rebond salvateur. *«Mes grossesses m'ont permis de faire des coupures, de prendre du recul. Le problème du sport de haut niveau, c'est d'enchaîner les saisons. Moi, j'avais perdu le fil de la passion. Et avoir cette année et demie de recul m'a permis de voir que ça me manquait et de comprendre la chance que j'avais. Ça a été long pour moi de pouvoir vivre de mon sport et je me suis dit que je voulais en profiter.»*

Parce qu'elle veut changer les choses. *«Aider les autres donne une autre dimension à ce qu'on fait, ça va au-delà du sport et c'est gratifiant de se dire que je peux à mon petit niveau faire évoluer les choses.»* L'athlétisme, notamment en France, n'est pas un sport de stars. Encore moins quand on parle de lancers… Et pourtant, la Lyonnaise a su devenir un emblème, y trouvant là une motivation supplémentaire à celle de la quête de centimètres. Alertée par le nombre d'athlètes qui lui ont parlé de leurs craintes à allier grossesse et haut niveau, elle a décidé de parler, de s'engager pour faire évoluer la condition des femmes dans son sport.

Parce qu'elle *«ne voulait pas s'arrêter sur de "faux Jeux"»* (nouvelle excuse de droguée). Revenue gonflée à bloc, elle est prête pour son dernier défi, promis juré, les Jeux de Tokyo 2020. Mais l'événement est reporté d'un an, et en 2021, ça va moins bien. Elle ne se qualifie pas en finale. *«Ça a été très dur à vivre et à digérer car c'était un échec auquel je n'étais pas préparée. Du coup, je n'avais pas envie d'arrêter sur ces "faux Jeux" sans public et pleins de contraintes.»* Direction Paris.

Parce que l'athlé est un sport qui le permet. Mélina Robert-Michon a 45 ans et cela fait quinze ans qu'on lui demande régulièrement pourquoi elle n'est pas à la retraite. *«Au-delà de 30 ans, on nous dit qu'il va falloir arrêter»*, détaille celle qui a remporté ses plus belles médailles internationales après 37 ans. Un *«diktat»* qu'elle-même se félicite de pouvoir outrepasser dans un sport où *«tout dépend de la perf : on est bien plus tranquille qu'en sport collectif, où il y a plus cette idée de relève, de rajeunissement d'un groupe»*.

Parce qu'elle a l'entourage idéal. *«Même si autour de toi, il y a plein de gens qui ne croient pas en toi, choisis ceux qui y croient.»* Ce mantra a bien réussi à la Lyonnaise, qui a toujours privilégié la stabilité, avec son entraîneur historique Serge Débié. Quand celui-ci part à la retraite en 2021, elle envisage de l'imiter. Finalement, son compagnon Loïc Fournet, ostéopathe et lui-même discobole, prend le relais. Un cocon qui lui va bien : *«On vit cette aventure en famille. Mes filles nous suivent sur les stages ; elles ne s'en rendent pas totalement compte sans doute, mais elles ont une vie exceptionnelle.»* ◆



Armand Duplantis samedi. PHOTO KAI PFAFFENBACH. REUTERS

Armand Duplantis, toujours pas supplanté

Le perchiste suédois, qui collectionne les records du monde, devrait sans surprise remporter l'or ce lundi, bloquant la route à ses adversaires.

Thibaut Collet peut maudire les cieux, l'injustice de l'existence et la course des nuages. Le perchiste français, annoncé comme l'une des (rares) chances de médaille en athlétisme, a pris la porte dès le concours de qualification, samedi. Rageant. Mais le jeune Grenoblois ne doit pas seulement son infortune à une compétition olympique vécue comme un cauchemar. Comme son père avant lui, il a choisi le plus mauvais moment pour se dessiner un profil de perchiste professionnel. Un moment où la route du podium est bloquée par un seul homme, trop vorace pour laisser à la concurrence autre chose que les miettes.

Epargnant. Dans le cas du paternel, Philippe Collet, l'obstacle se nommait Sergueï Bubka. Pour le fiston, il répond à l'improbable surnom de «Mondo». Armand Duplantis, 24 ans, né à Lafayette, en Louisiane, mais concourant pour la Suède, le pays de sa mère, Helena, ex-volleyeuse et heptathlète. En son temps, Sergueï Bubka aimait collectionner les records du monde avec des manières de petit épargnant, centimètre par centimètre. Armand Duplantis a repris l'habitude à son compte (il l'a amélioré huit fois, dernière marque à 6,24 m). Les deux hommes ont en commun, au-delà du goût de l'altitude, de vivre leurs concours comme s'ils étaient seuls en piste.

Aux Jeux de Tokyo en 2021, Mondo Duplantis a eu besoin de seulement cinq sauts pour s'offrir un premier titre olympique. A 21 ans. Le Suédois a passé toutes ses barres à son premier essai. A 6,02 m, il s'est retrouvé seul. Pour la forme, il a ensuite demandé une barre à 6,19 m, pour enjoliver sa médaille d'or d'un record du monde. Surprise, il a échoué. A peine croyable. *«La pression était retombée»*, a-t-il suggéré comme excuse. L'absence de public dans le stade – Covid oblige – a pu également ramollir son ambition. Mais le Suédois n'aurait pas osé invoquer la fatigue. Avec cinq sauts en plus de deux heures, la finale olympique l'a moins éprouvé qu'une banale séance d'échauffement.

Que les choses soient claires: Armand Mondo Duplantis sera champion olympique, ce lundi au Stade de France. Tout autre résultat n'est tout bêtement pas prévu dans le scénario. Il décrochera du mât de cocagne une deuxième médaille d'or consécutive, performance réussie une seule fois dans l'histoire, par l'Américain Bob Richards à Helsinki (1952) puis Melbourne (1956). Le Suédois le sait. Ses rivaux le savent aussi. Ils se battront pour les deux autres médailles. Il bataillera face à lui-même, contre le record, et peut-être même, si les conditions le permettent, face à l'idée que le petit monde du saut à la perche se fait du possible et de l'irréaliste.

Expérience. La raison? Facile: Duplantis a tout. La confiance, acquise très jeune par une saisissante collection de titres et de victoires. L'expérience, pour avoir déjà connu, et gagné, un premier concours olympique. *«Depuis ma victoire aux Jeux de Tokyo, la pression est derrière moi»*, reconnaît-il. La vitesse, mesurée à plus de 36 km/h au moment de planter sa perche dans le butoir. La technique, enseignée comme on apprend le piano dès l'âge de 3 ans par son père Greg, lui-même ancien perchiste. Le Suédois a tout. Face à lui, les autres semblent ne plus avoir grand-chose.

ALAIN MERCIER

Pour la Saint-Lucienne Julien Alfred, 100 mètres plein la vue

En remportant l'or samedi, la jeune sprinteuse de 23 ans a placé son île des Caraïbes sur la carte de l'athlétisme mondial.

A ceux qui posent la question, voici la réponse: Sainte-Lucie, une île des Caraïbes aux allures de gros caillou, compte un peu plus de 180 000 habitants. A quelques familles près, la population de Toulon. A l'échelle de la planète, à peine une tête d'épingle. Les Jeux olympiques, le pays les a longtemps suivis à la télévision, avec distance et un rien de convoitise. La première délégation de Sainte-Lucie dépêchée sur terrain olympique, c'était à Atlanta en 1996. Avant Paris 2024, l'île recensait seulement 31 olympiens, dont cinq avaient fait le déplacement jusqu'à Tokyo en 2021. Précision presque superflue: Sainte-Lucie n'avait jamais décroché la moindre médaille olympique. Même en rêve.

Voilà pour les chiffres. Modestes, osons dire insignifiants. Mais une jeune sprinteuse de 23 ans, solide comme le bois dont sont faites les pirogues, a renvoyé tout cela dans les oubliettes de l'histoire samedi: Julien Alfred a placé Sainte-Lucie sur la carte du monde. Une seule ligne droite de la piste violette du Stade de France lui a suffi pour accomplir ce tour de force.

Ignorant la pluie, son statut d'outsider et son inexpérience des grandes compétitions, elle a raflé en 10"72 le titre olympique du 100 m que les experts, et sans doute l'immense majorité des spectateurs, promettaient à l'Américaine Sha'Carri Richardson, qui finit deuxième.

Raconter Julien Alfred n'est pas chose simple, tant la nouvelle reine du sprint a multiplié les détours et les changements de cap. Découverte par le bibliothécaire de son école de Castries, la capitale, alors qu'elle s'amusait à défier les garçons sur 30 ou 40 m, et les battait sans jamais s'en lasser, Julien Alfred a débuté l'athlétisme avant l'adolescence. Pour s'en écarter à 12 ans, après la mort de son père. Deux ans plus tard, son premier coach à Sainte-Lucie trouve les bons mots pour la remettre en piste. Mais, l'île manquant d'installations, elle s'exile seule en Jamaïque.

A 17 ans, une médaille d'argent sur 100 m aux Jeux olympiques de la jeunesse 2018 à Buenos Aires bouscule ses plans d'avenir. *«J'ai réalisé que je pouvais peut-être réussir de belles choses en athlétisme»*, raconte-t-elle. *Pour moi et pour Sainte-Lucie.»* Nouveau virage: elle accepte une bourse d'études et pose son paquetage à Austin, au Texas. A l'université, elle rencontre un coach canadien, Edrick Floréal, dont elle parle aujourd'hui comme d'un *«mentor, un guide et un second père»*.

Au matin de la finale, samedi, Julien Alfred a allumé sa tablette, dans sa chambre du village des athlètes. Seule, elle a visionné une à une toutes les victoires d'Usain Bolt aux Jeux olympiques et aux championnats du monde. *«Je ne vais pas mentir, j'ai regardé toutes ses courses»*, a-t-elle expliqué face aux médias, à sa sortie de la piste. Sa victoire en poche, la jeune femme a confié avoir pensé à Dieu, à son père et à son coach canadien. *«Cette course,* a-t-elle reconnu en séchant ses larmes, *je l'ai faite pour eux.»* Et pour Sainte-Lucie.

A.Me.



Julien Alfred samedi après sa victoire au 100 m. PHOTO JEWEL SAMAD. AFP





LIBÉ.FR

Une triathlète belge à l'hôpital depuis quatre jours après avoir nagé dans la Seine

De quoi relancer les débats déjà houleux sur la qualité de l'eau du fleuve. La Belge Claire Michel a été hospitalisée après avoir participé à la course individuelle féminine mercredi, a appris le média *De Standaard*. Aucun lien de causalité ne peut encore être prouvé mais la sportive, comme son équipe, se voit désormais obligée de déclarer forfait pour le triathlon mixte prévu ce lundi. PHOTO REUTERS



Félix Lebrun célèbre sa médaille de bronze dimanche. PHOTO WANG. ZHIAO. AFP

Félix Lebrun bronzé, un coup de soleil pour le ping-pong français

Le joueur de 17 ans a facilement remporté le match pour la troisième place dimanche face au Brésilien Hugo Calderano, confirmant qu'il est en mesure de rivaliser avec les Chinois.

Par **GILLES DHERS**

L'HISTOIRE DU JOUR

Que dire qui n'ait été jamais dit sur les frères Lebrun en général, le cadet Félix en particulier? L'enfance montpelliéraine, le biberonnage au ping-pong, le père bon joueur français, l'oncle Christophe Legoût, pongiste international. On pourrait aussi mentionner les entraînements dans le garage familial, les simulations de ping-pong avec tout et n'importe quoi, l'éclosion soudaine, de la 1068ᵉ place mondiale il y a deux ans jusqu'à la cinquième place aujourd'hui. Ce qui lui conférerait le titre honorifique de meilleur joueur du monde, sur une planète où la Chine n'existerait pas.

On a insisté sur la ressemblance avec son frère Alexis, qui les ferait passer pour des jumeaux s'ils n'avaient trois ans de différence. La coupe de cheveux très sage, les lunettes. Le look plus rat de bibliothèque que champion. On a raconté aussi sa prise «porte-plume», généralement apanage des Chinois. L'incroyable laxité du poignet qui le dote d'un revers létal et lui permet d'imprimer des effets délirants à la balle. Ses services (on dit qu'il en a plus de 100 différents en stock) qui mettent ses adversaires au supplice.

Logique. Ce qu'on n'avait pas dit, et pour cause: depuis dimanche en début d'après-midi, la belle histoire s'est enrichie d'une médaille de bronze olympique. Après la balle de match, Félix Lebrun, du haut de ses 17 ans, est monté sur un podium olympique. Il ressemblait diablement à ce qu'il avait projeté, il y a douze ans, en se jurant qu'un jour, il grimperait dessus.

Il ne lui a pas fallu lever la jambe très haut à l'Arena Sud pour monter sur «la boîte», tant il a dominé son adversaire, le Brésilien Hugo Calderano dans ce match pour la troisième place. Une affiche on ne peut plus logique, puisque le Français et le Brésilien étaient respectivement têtes de série numéro 3 et 4 avant d'entamer le tournoi parisien. Pour atteindre le dernier carré, le Brésilien à l'air aussi gai qu'un soldat nord-coréen qui enterrerait le «Grand soleil du XXIᵉ siècle» (aka Kim Jong-un) et avec autant de tics au service que Rafael Nadal, avait notamment éliminé Alexis Lebrun en huitième de finale.

Depuis la fessée cul-nu infligée vendredi en demi-finale par le Chinois Fan Zhendong (et d'ailleurs médaillé d'or après son succès face au Suédois Moeregaardh), Félix Lebrun avait eu le temps de se requinquer le moral et d'élaborer avec son entraîneur, Nathanaël Molin, la tactique qui lui permettrait d'annihiler la puissance du Brésilien. Autre enjeu clé: trouver le moyen de malgré tout surprendre un adversaire avec lequel il s'entraîne régulièrement.

La partie ne fut pas très riche en ces échanges spectaculaires qui tirent des «ooooooh» et des «aaaaaah» de la gorge des spectateurs. Lebrun a fait cavalier seul, pour s'imposer quatre manches à 0 (11-6, 12-10, 11-7, 11-6). Tout juste a-t-il connu une petite alerte en sauvant une balle de deuxième manche.

«Un rêve». *«C'est la première fois de ma vie que je pleure de joie, normalement je ne suis pas quelqu'un d'hyperémotif,* confessait Félix Lebrun après sa victoire. *Il n'a pas fait le meilleur match de sa vie mais c'est à cause de ce que j'ai produit tactiquement. Je lui ai mis la pression sur chaque balle et super bien géré la nervosité.»* Et le néo-médaillé de bronze d'enchaîner: *«Nathanaël a un rôle énorme. Cette médaille était un rêve à tous les deux. Il mérite ce moment tout autant que moi.»*

Lequel entraîneur racontait une scène la veille. *«Je l'ai pris en face-à-face et je lui ai demandé: "Dis-moi pour de bon comment ça va." Il m'a répondu que forcément il avait un peu peur. Je lui ai dit: "C'est normal. Maintenant, ça fait douze ans que tu es prêt à jouer ce match, on va t'expliquer comment tu vas le jouer, il n'y aura pas de souci."»*

Avant de repartir dès ce lundi sur la compétition par équipes, alors qu'on évoquait l'incroyable ambiance qui l'a porté lui et son frère toute la semaine, Félix Lebrun a lâché: *«C'est une fierté énorme de savoir que j'ai touché un petit peu les gens.»* Parents, accrochez-vous: après ces Jeux, votre enfant va peut-être vouloir faire du ping-pong. Bon courage. Les places en club vont être chères.

GILLES DHERS

Médailles: à mi-parcours, des JO au niveau

Le *home advantage* a l'air de bien fonctionner: dimanche, soit un peu plus d'une semaine après le début des Jeux à la maison, la France pointait toujours sur le podium du tableau des médailles, en troisième position, avec 44 distinctions dont 12 en or – le record de Pékin est d'ores et déjà battu. A l'issue du jour 7, vendredi, elle avait dépassé son total de Tokyo il y a trois ans (33) et en avait amassé, en moyenne, deux fois plus qu'au même moment sur les huit dernières olympiades.

Des débuts de Jeux *«exceptionnels»*, s'enthousiasmait dimanche David Lappartient, président du comité olympique national, à l'occasion d'un point presse en forme de bilan de mi-parcours. Lappartient cite les 9 breloques glanées lors de la seule journée de vendredi, égalant le record d'Atlanta en 1996. Et la prouesse de Léon Marchand qui détient désormais le record français de médailles d'or (4) sur une même édition des Jeux d'été pour un athlète en individuel.

Surtout, la France est dans ses *«temps de passage»* des objectifs les plus récents qu'elle s'était fixés. L'ancienne barre des 80 médailles envisagée au moment de l'attribution des Jeux par l'ex-ministre des Sports Laura Flessel en 2017 – dont on s'est vite rendu compte qu'elle serait inatteignable – a laissé place à une ambition plus sensée, formulée par Emmanuel Macron lui-même: figurer dans le top 5 du classement des médailles.

Un cap rappelé dimanche par Claude Onesta, de l'Agence nationale du sport, cette cellule créée en 2019 et financée par l'Etat, dont l'une des missions est de développer le haut niveau. Et sur qui tous les regards se tournent lorsqu'il faut parler médaille. Alors l'ex-grand manitou du hand a égrené les datas.

Onesta parle en *«potentiels de médailles»*. C'est-à-dire ces *«athlètes ou équipes qui étaient déjà positionnés sur des podiums mondiaux lors des compétitions»* dans les deux dernières années. *«Et quelques athlètes à des 4ᵉ et 5ᵉ place, à une distance infime du podium, et qui avaient déjà battu les meilleurs mondiaux dans certaines circonstances.»* Début juillet, ce chiffre était de 100. Au premier jour des Jeux, il est retombé à 85 en raison des non-sélectionnés et autres forfaits de dernière minute. Sur la première semaine, 36 médailles ont été obtenues sur un potentiel de 43. Soit un *«taux de conversion de médailles mondiales en olympiques»* de 84%.

C'est sans doute la plus grande satisfaction du côté du mouvement sportif: cette faculté à faire fructifier les résultats mondiaux. A Tokyo, ce taux de conversion n'était que de 50% quand, pour les autres pays devant au classement, il se situait plutôt *«entre 70 et 80%»*. Au 2 août, il restait 42 potentielles médailles françaises en jeu.

La perspective de demeurer dans le top 5 à l'issue de la quinzaine est donc réelle. Reste que selon les critères historiques du CIO, le classement final est conditionné par le nombre de médailles d'or. Si l'on se réfère à Tokyo, cela nécessite d'en grappiller au moins 17.

L'autre source de projections pré-Jeux jugée plutôt fiable, le cabinet Gracenote-Institut Nielsen, tablait sur 60 récompenses dont 27 breloques dorées. Un chiffre un peu cavalier. La première semaine a certes accouché de 12 médailles d'or, mais plusieurs opportunités de titres n'ont pas été transformées. Les deux «mauvais élèves»: le judo féminin et l'escrime par équipes, programmés pour rapporter respectivement trois et deux médailles d'or. En seconde semaine, d'autres opportunités de titres (en triathlon, handball, volley, breaking, boxe, cyclisme sur piste, voile, taekwondo) pourraient permettre d'atteindre les 17.

ROMAIN MÉTAIRIE



LIBÉ.FR

Handball français : quand les poules ont eu des dents

Pour leur dernier match de poule face aux Hongrois, la France apparaissait bel et bien convalescente. Après une première mi-temps efficace, les Bleus ont tremblé en seconde période. Puis la défense se remet en ordre, la réussite au tir revient. Score final 24 à 20, et une certitude : les Français devront proposer autre chose pour prolonger leur aventure olympique en quarts. PHOTO AP

Escrime : les fleurettistes français se consolent en bronze

Face aux Etats-Unis pour décrocher la troisième place, Enzo Lefort, Maxime Pauty et Maximilien Chastanet se sont imposés 45 touches à 32. Le bilan de l'équipe de France d'escrime est en demi-teinte au terme de cette semaine de compétition, par rapport aux objectifs affichés. Au Grand Palais, les tricolores ont remporté une médaille d'or, quatre en argent et deux en bronze.



DENIS ALLARD

Cyclisme sur route
Montmartre, la butte en or

Si l'Américaine Kristen Faulkner a remporté l'or sous la tour Eiffel, devançant la Néerlandaise Marianne Vos et la Belge Lotte Kopecky, l'étoile de la course, dimanche, c'était elle : la butte Montmartre. La plus haute éminence de la capitale a pris deux jours durant des airs d'Alpe d'Huez. Un monde de dingue s'était massé tout le long de l'artère qui mène au Sacré-Coeur. *«On se serait cru dans un stade de foot»*, image Nathan, un jeune fan de cyclisme venu de Namur avec son acolyte Sacha pour le week-end de course.

LOUIS MOULIN

Reportage à lire en intégralité sur *Libération.fr*

En 4 × 100 m, les nageurs tricolores arrivent troisièmes d'un relais qui régale

Pour reprendre les mots d'Alain Bernard, avec qui on discutait du parcours parisien de Léon Marchand, *«on avait envie que ça dure une éternité»*. Le héros de Pékin 2008 a été servi : après ses quatre titres olympiques en individuel, le prodige de 22 ans était encore dans l'eau ce dimanche. Juste le temps de s'emparer de la cinquième médaille de ses Jeux, en bronze, avec le relais 4 × 100 m quatre nages.

Chargé de la partie brasse, il était accompagné de Yohann Ndoye-Brouard en dos, d'un impérial Maxime Grousset sur le papillon et de Florent Manaudou pour le crawl. Parti en première position après la course parfaite de Maxime Grousset, Florent Manaudou a perdu un peu de terrain dans les derniers mètres. Mais qu'importe, la piscine olympique célèbre ses quatre fantastiques.

A la sortie du bassin, Léon Marchand ne s'arrêtait plus de sourire : *«C'était la dernière course des JO à la maison, devant ce public. C'était vraiment un rêve pour moi, rien que le fait de voir Florent nager avec nous.»* Si pour le quadruple champion olympique, ce n'était «qu'une» médaille en plus à ranger dans ses valises, elle avait une signification toute particulière pour ses partenaires. Plus spécialiste des courses sur une seule longueur de bassin, médaillé de bronze du 50 m vendredi, Florent Manaudou s'était préparé spécifiquement pour ce relais, en repassant notamment sous la barre des 100 kilos. *«Je savais que ça allait être long un 100 m pour moi, je me suis entraîné pour ce relais quatre nages. Je nage bien jusqu'aux 75, et après avec le poids de l'âge, c'était un peu dur»*, a débriefé Manaudou. Il tenait à cœur au vétéran de l'équipe de France, âgé de 33 ans, de conclure son histoire olympique en apothéose.

Pour Yohann Ndoye-Brouard et Maxime Grousset, cette ultime finale avait un parfum de revanche. Le premier a terminé septième dans sa finale du 100 m dos. *«J'ai eu la déception de cette course en individuel. Puis les relais m'ont remotivé. Au bout, on a cette médaille, c'est incroyable»*, s'est réjoui Ndoye-Brouard, dimanche soir. Grousset, pour sa part, était effondré, samedi, après avoir loupé la marche sur 100 m papillon malgré son statut de champion du monde. Il a cette fois brillé : *«Je me libère sur cette course. Je sens l'équipe derrière moi qui me porte, et toute la France.»*

ELSA DE LA ROCHE SAINT-ANDRÉ



Dimanche, à la Défense Arena. JONATHAN NACKSTRAND. AFP

Foot : les Bleues se heurtent au mur des quarts, les Bleus visent la finale

Les observateurs présents au stade de la Beaujoire de Nantes n'auront pas tout compris. Et manifestement, ils n'étaient pas les seuls. Après le crash tricolore de samedi soir, soit l'élimination (0-1) des Bleues en quarts de finale de leur tournoi olympique contre une Seleçao brésilienne d'une faiblesse abyssale, les joueuses et leur coach ont peiné avec les mots, déroulant une antienne connue qu'ils resservent toujours à l'envi (*«on ne méritait pas ça, on a eu plus d'occasions qu'elles»*).

Comme si personne n'avait vécu le même match. Et il n'est pas impossible de considérer que le sélectionneur Hervé Renard mérite la Palme de l'égarement, entre son *«même pas triste»* (on a fait au mieux, faut-il entendre) et l'attaque en règle sur la manière brésilienne, très sud-américaine avec trois fois plus de fautes que les Bleues (21 à 7), des maillots bleus arrachés à pleines mains quand une Française partait en contre-attaque et des séances de roulades dans l'herbe. Les tricolores se sont heurtées à l'éternel plafond de verre (les quarts, ou les demies quand le tableau est ouvert) qui les poursuit depuis une douzaine d'années. Ça fait beaucoup. Et ça pose la question du «pourquoi ?».

Samedi, la milieu Sakina Karchaoui a comme souvent pris du recul : *«On est déçues mais paradoxalement, c'est la première fois que j'ai ressenti l'équipe aussi soudée, avec de bonnes ondes. Ce n'est pas passé aujourd'hui. Si on ne passe pas les quarts, c'est que quelque chose manque. On accepte le sort.»*

Comme si les choses devaient ne jamais coller, et que la sélection française n'était qu'un objet promotionnel un peu vide, incapable de mettre la main sur son propre destin, là où les Américaines se sont senties de faire révolution sur révolution et où les joueuses espagnoles ont fait rouler les têtes de leurs dirigeants dans la sciure.

Samedi, le président de la Fédération française de football, Philippe Diallo, est passé très au large de ces questions.

Il lui reste un fer au feu : les hommes, à 90 minutes d'une finale olympique en cas de succès face à la sélection égyptienne lundi (coup d'envoi à 21 heures) à Décines. Avec à leur tête un autre sélectionneur «médiatique» : Thierry Henry.

GRÉGORY SCHNEIDER

«Ce que je viens de vivre là dépasse tout ce que j'ai connu jusqu'ici. J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de plus important à mes yeux que mon pays. »



REUTERS

NOVAK DJOKOVIC
après sa victoire olympique

Quand il avait gagné son tout premier tournoi en 2006 aux Pays-Bas, Novak Djokovic avait reçu un iPod. Dimanche, peu après avoir gagné (7-6 [3], 7-6 [2]) devant Carlos Alcaraz, il a reçu une médaille d'or olympique. Le tennisman serbe s'est posé : *«Jusqu'ici, mon plus beau souvenir, et je parle de tout ce que j'ai pu vivre sur le court aussi, était la cérémonie d'ouverture des JO de Londres [en 2012] parce que j'avais eu l'honneur d'être choisi comme porte-drapeau. Ce que je viens de vivre là dépasse donc tout ce que j'ai connu jusqu'ici…»*

G.S.

A lire en intégralité sur *Libération.fr*

Des roquettes tirées depuis le sud du Liban vers le nord d'Israël, dimanche.
PHOTO JALAA MAREY. AFP

PROCHE-ORIENT
Le Liban au confluent des conflits

Avec la montée des tensions entre l'Iran, Israël et le Hezbollah après l'élimination de responsables de la milice chiite et du Hamas, l'angoisse monte chez les Libanais. Les chancelleries occidentales appellent leurs ressortissants à partir.



Par
ARTHUR SARRADIN
Correspondant à Beyrouth

Sur la plage de Ramlet el-Baïda à Beyrouth, des gamins jouent au volley-ball, des brochettes d'hommes s'huilent le corps avant un grand bain d'UV et des familles promènent leurs enfants en poussette. Sur la corniche, il semble que le spectre de la guerre soit moins pénible au soleil. *«La guerre, on la verra arriver!»* s'amuse Hassan qui se prélasse sur un banc. De ce quartier où il réside, le trentenaire a pourtant déjà vu passer en avril les projectiles iraniens fendre le ciel vers Israël. *«On ne sait pas vraiment à quoi s'attendre cette fois-ci. La même chose? Peut-être plus? On a appris à être patients.»* Depuis bientôt dix mois, ces Beyrouthins sont suspendus entre l'inquiétude, l'ennui et l'attente de cet embrasement en gestation que tout le monde a l'air d'annoncer.

SCÉNARIO CATASTROPHE

Au Sud-Liban, loin de la capitale, les Libanais sont conscients que le pays traverse déjà un conflit d'un genre nouveau. En octobre 2023, chacun s'était pourtant préparé à revivre le conflit de 2006, qui opposait déjà le Hezbollah à l'armée israélienne. Une guerre éclair de trente-trois jours, hautement meurtrière pour les civils libanais, qu'on avait surnommée la «guerre de juillet». Il est clair maintenant que la donne actuelle est inédite. Le conflit est flottant, larvé dans le sud du pays, épargnant encore la capitale, malgré 500 morts déjà dont plus d'une centaine de civils. *«On peut dire que c'est un conflit psychologique»*, raconte Hassan en y repensant. *«Les gens sont déjà fatigués par les dernières années*

de crise. Tant qu'on peut, on n'y fera pas attention. Pour moi, la guerre commencera vraiment quand Israël frappera l'aéroport de Beyrouth.» C'est aussi cette perspective qui inquiète les chancelleries occidentales. Lors de la dernière guerre de 2006, Israël avait visé l'aéroport de Beyrouth dès le premier jour du conflit. A l'époque, beaucoup de ressortissants internationaux avaient été évacués par bus dans le désert syrien. Mais aujourd'hui, impossible de faire passer qui que ce soit par la Syrie en guerre, ni par la frontière vers Israël. La France et d'autres nations ont prévu d'évacuer leurs ressortissants par la seule voie restante: la mer, vers Chypre ou d'autres pays méditerranéens. Un plan préparé depuis des mois par les services consulaires.

Mais le problème reste le même: officiellement plus de 22000 Français sont inscrits sur les listes consulaires du Liban. L'écrasante majorité d'entre eux, 90%, sont des binationaux qui ont leur vie ici et ne partiront qu'au dernier moment, si le danger devient imminent. Alors, pour endiguer le flux de ressortissants, la France, comme d'autres nations, espère alléger la logistique du scénario catastrophe en demandant à ceux qui le peuvent encore de prendre l'avion par eux-mêmes.

DÉCONVENUE ET HUMILIATION

Seulement, un autre souci logistique se pose. Comment trouver un avion pour partir? Depuis plusieurs jours, de grandes compagnies aériennes ont décidé de suspendre leurs lignes commerciales vers la capitale libanaise. C'est par exemple le cas d'Air France ou de Transavia qui relient tous les jours Paris à Beyrouth. *«C'est encore possible pour nous de trouver des avions qui vont vers Istanbul, ou l'Europe avant de rejoindre Paris»*, raconte Aya, une Franco-Libanaise de la capitale. *«Le problème, c'est que beaucoup de billets sont hors de prix. J'en ai vu qui étaient à des milliers d'euros et qui ne partaient que dans quelques jours.»* D'ici là, beaucoup de ceux qui souhaiteraient quitter le Liban s'inquiètent que leur avion puisse être annulé. Ceux qui restent, binationaux ou expatriés, font le pari que la riposte de l'Iran et du Hezbollah ressemblera à celle du mois d'avril. Une attaque hautement symbolique, qui mobilisera l'intérêt des médias et des populations pour quelques jours, avant de retomber dans l'état de tensions latentes que la région connaît depuis octobre. Mais peut-on encore parier que l'histoire se répète? Aujourd'hui la situation est différente. D'un côté, l'Iran a été frappé directement dans sa capitale. De l'autre, c'est le Hezbollah qui a été touché dans la banlieue sud de Beyrouth sous son influence. Fouad Chokr et Ismaïl Haniyeh, tués mardi et mercredi à Beyrouth et Téhéran dans des attaques attribuées à Israël, étaient des personnages clés de l'organigramme du Hezbollah et du Hamas… La déconvenue et l'humiliation sont inédites.

Sur le plan militaire, l'intérêt de l'Iran est de trouver un entre-deux. Engager une opération qui ne déclencherait pas une guerre totale, mais qui franchirait un cap par rapport à sa riposte d'avril. Nul doute que Téhéran pourrait coordonner son opération avec ses alliés en Irak, au Yémen (avec les Houthis), et avec le Hezbollah au Liban. Mais le risque n'est pas seulement d'accoucher d'une guerre totale. Il est tout aussi dangereux de laisser courir cette dynamique de vengeances, ping-pong martial où Iran et Israël voudraient chacun le dernier mot, répliquer à la réponse de la riposte… dans une spirale sempiternelle de représailles. Tous les voyants sont au rouge et le Proche-Orient flirte avec la guerre régionale. Une fois encore… ou la fois de trop? ◄►

LIBÉ.FR

Au Sud-Liban avec les soldats français de la Finul: *«Le premier qui touche un Casque bleu a perdu»*
Libé a suivi la patrouille française à la frontière entre Israël et le Liban.

La peur d'une escalade généralisée pousse les chancelleries à s'organiser

La communauté internationale tente d'anticiper les représailles de l'Iran et ses alliés.

Les préparatifs s'intensifient face aux craintes d'un embrasement régional. Après l'assassinat du chef politique du Hamas Ismaïl Haniyeh à Téhéran, mercredi, et du commandant du Hezbollah, Fouad Chokr, la veille au soir près de Beyrouth, les risques d'une prochaine escalade militaire au Proche-Orient se sont accrus ce week-end. Les appels à quitter le Liban se sont d'ailleurs multipliés ces dernières quarante-huit heures. Après les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la Suède, la France a exhorté dimanche ses ressortissants à partir immédiatement du pays *(lire ci-contre)*, suivie par l'Arabie Saoudite quelques heures plus tard. Paris a également recommandé aux Français de *«quitter temporairement»* l'Iran. Plusieurs compagnies aériennes ont suspendu leurs liaisons avec Israël en prévision des représailles de l'Iran et de ses alliés. Par la voix de sa représentation à l'ONU, Téhéran a déclaré samedi que son allié, le Hezbollah, devrait frapper en *«profondeur»* le territoire israélien et ne pas *«se limiter aux cibles militaires»*. Les villes de Tel-Aviv et Haïfa *«font partie des cibles»*, selon le quotidien iranien *Kayhan*, qui a précisé que des responsables israéliens étaient aussi en ligne de mire. Sans que l'on sache si l'Iran et le Hezbollah ont l'intention de mener une attaque coordonnée. De leurs côtés, les Houthis du Yémen, alliés à l'Iran, ont menacé Israël d'une *«riposte militaire»*.

Escadron. Dimanche, Israël a été visé par des dizaines de roquettes tirées par le Hezbollah sur la ville de Beit Hillel dans le Nord. Elles ont été interceptées, avant que l'armée israélienne riposte par des frappes dans le sud du Liban. Quelques heures plus tard, une attaque au couteau a fait deux morts à Tel-Aviv.

Dans ce climat de tensions et de représailles tous azimuts, le Premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, a affirmé que son pays était à un *«niveau très élevé»* de préparation pour n'importe quel scénario, *«tant défensif qu'offensif»*. Il a le soutien *«sans faille»* des Etats-Unis. Le secrétaire américain à la Défense, Lloyd Austin, a ordonné vendredi *«des ajustements au dispositif militaire américain»* dans la région. Le porte-avions *USS Abraham-Lincoln* remplace ainsi l'*USS Theodore-Roosevelt*, a indiqué le Pentagone. Des croiseurs et des destroyers antimissiles supplémentaires sont déployés au Moyen-Orient ainsi qu'un escadron d'avions de chasse qui renforcera les capacités américaines opérant déjà en Méditerranée orientale. *«L'objectif global est de faire baisser la température dans la région, de dissuader et de se défendre contre ces attaques et d'éviter un conflit régional, ce qui est notre objectif depuis le 7 Octobre»*, a déclaré dimanche Jonathan Finer, conseiller adjoint à la sécurité nationale à la Maison Blanche.

En charge des forces américaines au Moyen-Orient, le général Michael Kurilla est arrivé samedi dans la région. Cette visite doit passer par plusieurs pays du Golfe, en Jordanie et en Israël. Selon le site Axios, Kurilla va tenter de mobiliser une coalition internationale et régionale déjà à l'œuvre le 13 avril quand l'Iran avait visé Israël lors de l'opération «Promesse honnête». Téhéran entendait ainsi réagir en représailles à la frappe meurtrière de l'Etat hébreu sur son consulat à Damas, en Syrie, le 1er avril.

«Chaos». Lors de cette attaque, la Jordanie s'était retrouvée au cœur des affrontements. Son espace aérien avait été violé par des centaines de drones et de projectiles iraniens, finalement neutralisés par des avions et des systèmes américains et israéliens, avec le feu vert d'Amman. Ces interceptions avaient *«à leur tour provoqué une montée des tensions entre l'Iran et la Jordanie»*, rappelle ce dimanche l'analyste Michael A. Horowitz sur X.

Inquiet des risques d'escalade régionale et d'une nouvelle dégradation des relations avec l'Iran, le ministre jordanien des Affaires étrangères, Ayman Safadi, s'est rendu à Téhéran dimanche pour voir son homologue, Ali Bagheri. Signe d'une vive préoccupation d'Amman, rappelle l'expert Kian Sharifi, jamais depuis 2015 un chef de la diplomatie jordanienne n'avait entrepris une visite en Iran. La Jordanie reste un partenaire clé de Washington. Ayman Safadi doit notamment *«remettre un message du roi Abdallah II au président iranien»* sur *«la situation dans la région et les relations bilatérales»*.

Lors d'un entretien téléphonique avec Macron, le roi de Jordanie a appelé à *«éviter davantage de chaos»*. Il a souligné l'importance de *«mettre un terme aux actions unilatérales israéliennes»* qui *«pourraient alimenter la violence»*. Dimanche, Ali Bagheri avait indiqué avoir discuté avec ses homologues égyptien et jordanien. Avant d'affirmer que *«la détermination de l'Iran à réclamer des comptes»* à Israël, était *«sérieuse»*. Et peut-être proche.

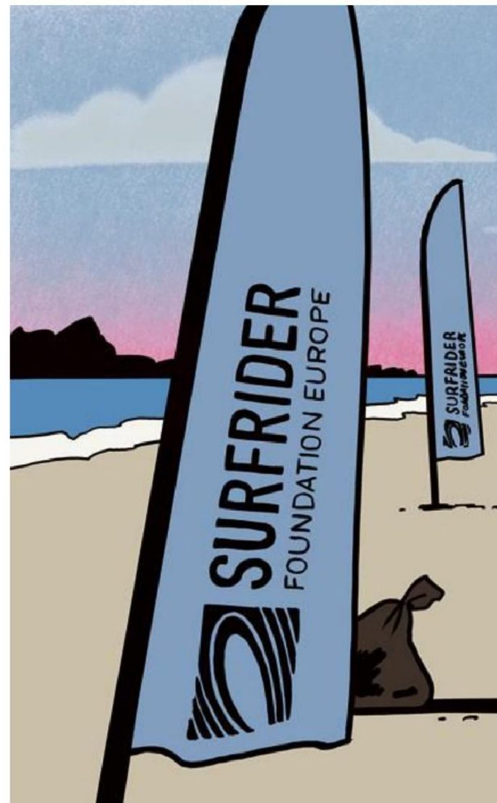
ARNAUD VAULERIN

VIOLENCES SEXISTES ET SEXUELLES

Surfrider, une ONG qui ne veut pas faire de vagues

ENQUÊTE

Plusieurs affaires révèlent les lacunes de l'organisation de préservation de l'océan dans la gestion interne des VSS. En toile de fond, la peur de nuire à la cause environnementale semble entraver une protection efficace des victimes.



Par
LISA DOUARD
et **DANIEL LAURET**
Illustration
ROXANE LUMERET

Le storytelling est parfait. Une association de préservation de l'océan créée dans les années 90 par des copains surfeurs, devenue l'une des voix les plus fortes de la conservation marine. *«Surfrider, c'est le job de rêve pour tous les jeunes aux convictions écolos. Tu bosses dans une ambiance "bande de potes"… Enfin, de prime abord»*, décrit Léo (1), ancien salarié de l'ONG basée à Biarritz et présente dans douze pays européens, qu'il a quittée en 2023. Auprès de *Libération*, ils sont plusieurs collaborateurs à remettre en cause la gestion des affaires de violences sexistes et sexuelles en interne.

En juin 2022, Chloé (1), une salariée de l'antenne de Bordeaux, accuse l'un de ses collègues de viol. Elle a été sa compagne dans une relation qu'elle qualifie de *«violente»* deux ans auparavant. Depuis, il exerce sur un autre site de Surfrider. Plus rien ne les lie hormis le travail. L'événement, qu'elle peine à évoquer, aurait eu lieu après un dîner d'équipe à Bordeaux alors qu'il est en séminaire dans la ville. La jeune femme reste cloîtrée dans son appartement plusieurs jours avant de porter plainte. Elle alerte son employeur. La direction interdit alors au mis en cause de contacter Chloé, mais ce dernier continue de prendre le micro pour l'association, en France ou à l'étranger. Ne pouvant *«retourner sereinement au travail»*, Chloé alterne pendant plusieurs mois arrêts de travail et mi-temps thérapeutique. Pour justifier son absence, Surfrider évoque, selon elle, *«un "incident" entre deux salariés»*. A *Libération*, le directeur général, Florent Marcoux, confirme ne pas avoir *«fait de communication officielle»* sur le sujet *«parce que ça [lui] paraissait délicat de parler à la place de, et sans savoir»*. Lors de son premier retour au travail, Chloé décide, pour se protéger, d'expliquer à ses collaborateurs ce qui lui est arrivé: *«Toute seule, devant mon équipe, j'ai dû raconter le pire truc de ma vie. C'était horrible.»*

«J'ai besoin d'être défendue»

A ce moment-là, la salariée cherche du soutien auprès d'organismes spécialisés sur la question des violences au travail. Les recours possibles sont exposés à la direction, notamment la mise à pied conservatoire du mis en cause, le temps de l'enquête. L'association ne l'envisage pas et l'inspection du travail indiquera, dans un échange par mail auquel *Libération* a pu avoir accès, que *«l'employeur, tenu de respecter la présomption d'innocence, ne peut pas prononcer [cette mesure car] il est impossible de préjuger et sanctionner par anticipation un salarié»*.

Une explication qui surprend Raphaëlle Manière, membre du collectif confédéral Femmes mixité de la CGT: *«La présomption d'innocence n'est valable qu'en droit pénal. L'employeur a l'obligation d'assurer l'équilibre des relations entre les salariés et leur sécurité. Il ne rend pas justice.»* Dans un mail au comité social et économique (CSE), le 23 juin 2022, Chloé alerte encore: *«J'ai besoin d'être défendue. J'ai besoin de vous. J'ai peur pour moi et pour le staff.»* Depuis plusieurs années, la réputation du salarié mis en cause est largement connue en interne. Des collaboratrices lui reconnaissent un *«ascendant psychologique sur les femmes»*, sur le plan intime. En 2021, Maëlle (1) avait été mise en garde: *«Je l'ai croisé une fois et on m'a prévenue qu'il ne fallait pas être trop proche de cet homme.»*

Durant l'été 2022, la direction mandate un cabinet de conseil pour mener une enquête. Celle-ci porte non pas sur le viol, que Surfrider estime relever d'une affaire privée, mais sur d'éventuels faits de harcèlement sexuel entre elle et le mis en cause. Les risques de harcèlement sexuel et moral au sein de l'ONG sont également sondés. Douze salariés sont entendus. Dans un mail adressé à Chloé, le directeur général de Surfrider se félicite d'un *«rapport étayé de 130 pages»* et de résultats qui *«n'établissent pas de comportements pouvant relever de qualification de harcèlement sexuel ou moral»*. Ni dans le cas de Chloé –et pour cause, vu qu'elle n'a jamais dénoncé de tels faits– ni dans celui d'un ou d'une autre salariée.

«Pas un sujet pris à bras-le-corps»

Néanmoins, le rapport confirme *«l'existence d'agissements et de propos inappropriés»*, mais sur le site de Biarritz, siège de l'association. Ces comportements proviendraient de la *«dérive collective d'une ambiance bon enfant et de rapports interpersonnels où se mélangent trop facilement vie professionnelle et vie personnelle»*, écrit le directeur en reprenant *«les dires de l'experte»*. Des membres de l'ONG interrogés par *Libé* racontent les *«blagues»* sexistes ou encore les chambres mixtes subies en déplacement *«faute de budget»*. Maëlle se souvient d'une *«ambiance peu professionnelle et dans la promiscuité»* où le management horizontal pratiqué *«ne pose pas de barrières»*.

A l'issue de l'enquête interne, la direction annonce un plan d'action: les salariés seront formés sur les risques psychosociaux, le règlement intérieur sera révisé et la rédaction de la charte *«Diversité, inclusion et respect»* –lancée à la suite d'une précédente affaire au comité local de Bordeaux– enfin achevée.

Le projet remonte à l'été 2021. Cette année-là, un bénévole photographie à leur insu des jeunes femmes, bénévoles elles aussi, lors d'opérations de nettoyage de plage. Clichés qu'il leur envoie ensuite via Facebook, accompagnés de messages insistants. Trois d'entre elles le signalent à la direction. *«Le gars a été éjecté de l'asso par texto. On a demandé à la direction de travailler sur un processus de prévention, accompagnement et réaction»*, retrace un ancien bénévole de l'antenne. La tâche a été confiée à des salariés volontaires. *«Cela a traîné pendant deux ans, certains jugeaient trop protocolaire de faire une charte. La problématique des violences sexuelles n'est pas un sujet pris à bras-le-corps chez Surfrider»*, estime une employée.

Le document, que *Libé* a pu consulter, ne fait jamais mention du terme



«violences sexistes et sexuelles», et est diffusé à l'ensemble des salariés et bénévoles depuis. Un protocole d'accompagnement du personnel en cas d'incivilité, violence ou agression a également été rédigé. Les managers ont suivi des ateliers spécifiques de l'agence Egaé, experte de l'égalité entre les femmes et les hommes.

Un nouveau signalement intervient à l'automne 2022. Le troisième en un an. Les faits se déroulent à Biarritz, pendant les «Chapters Days», sorte de week-end d'intégration pour les bénévoles de toute l'Europe. Un soir, un salarié qui officie en tant que DJ agresse sexuellement une bénévole, à la vue de tous. Plusieurs mains aux fesses, personne ne dit rien. *«Elle était sous le choc, complètement désemparée. Elle était en larmes en racontant ce qu'il s'était passé. Ces endroits sont pourtant censés être "safe"»*, signale une manageuse en poste au moment des faits. Le DJ doit revenir une semaine plus tard pour les «Staff Days». Des salariés inquiets interpellent la direction, elle temporise. *«Ça me semblait fou qu'une décision soit si longue à prendre. On nous demandait de rester discrets sur le sujet, comme s'il fallait encore taire les histoires»*, continue-t-elle. La direction indique avoir voulu prendre le temps d'interroger le mis en cause et a annulé pour cette raison l'événement au dernier moment. Dans un communiqué aux managers, elle dit *«gérer cette situation dans le respect de la confidentialité qui s'impose»*, sous couvert de *«protection de la victime»*. Cette communication ne concerne toutefois pas toute l'équipe et ne mentionne pas les termes de «violences sexistes et sexuelles». Quelques semaines plus tard, le salarié, qui *«n'a pas nié les faits»*, indique la direction à *Libération*, est licencié pour faute. La plainte de la bénévole est classée sans suite, pour *«autres poursuites ou sanctions de natures non pénales»*.

«On ne sanctionne pas chez Surfrider»

Il s'agit de l'unique fois, dans les différentes affaires de violences sexistes et sexuelles, où Surfrider n'a pas opté pour la rupture conventionnelle. *«Le problème d'un licenciement, c'est qu'il peut être annulé aux prud'hommes. Alors qu'une rupture conventionnelle, vous êtes sûrs que vous vous séparez de la personne»*, justifie le directeur général de l'ONG. *«On ne sanctionne pas chez Surfrider, sous prétexte que l'on est une boîte humaine. La rupture conventionnelle est toujours acceptée, même pour les choses graves»*, regrette une salariée. Pour Mathilde Valaize, de l'Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail, ce mode de sortie est loin d'être optimal. *«Avec la rupture conventionnelle, le message qui est envoyé, c'est qu'on peut négocier son départ alors qu'on devrait être sanctionné. Que les violences sexistes et sexuelles, ce n'est pas si grave. C'est un message d'insécurité pour les victimes.»*

Pourtant, la direction dit appliquer une *«politique tolérance zéro»*. Elle prend pour preuve le cas d'un ancien responsable, parti en 2018 mais ayant conservé une mission de représentation de l'ONG dans une instance régionale. L'enquête interne menée chez Surfrider à l'été 2022 a *«fait état de choses inacceptables»* le concernant, indique la direction. Selon nos informations, lorsqu'il était en fonction au sein de l'association, il était coutumier des *«blagues salaces»* et avait montré son sexe à un collègue lors d'un déplacement professionnel. La direction lui a donc demandé de stopper son mandat, ce qu'il a fait en démissionnant début 2023.

> «Avec la rupture conventionnelle, on peut négocier son départ alors qu'on devrait être sanctionné. C'est un message d'insécurité pour les victimes.»
> **Mathilde Valaize** membre d'une association de protection des femmes au travail

«Du grain à moudre aux lobbyistes»

Plusieurs personnes ont refusé de témoigner auprès de *Libération*, même anonymement, craignant qu'exposer ces affaires ne porte préjudice à l'ONG. Les liens entre salariés, en particulier au siège, et une forme de loyauté envers l'actuelle direction rendent difficiles les signalements. *«Face à un groupe d'amis hyper solidaires, la parole ne peut pas être libérée»*, considère Laure (1), une ancienne service civique. *«Tout le monde est tellement impliqué que personne ne fait plus la différence entre le perso et le pro»*, appuie Amélie (1), une salariée partie fin 2023. L'engagement environnemental et le souci de préserver l'image de l'association paraissent aussi prévaloir sur la dénonciation des violences sexistes et sexuelles. *«Cela va donner du grain à moudre aux lobbyistes du plastique»*, s'inquiète une employée en poste depuis une dizaine d'années. *«On a peur que sur la base d'événements comme ça, tout notre travail de protection de l'océan soit décrédibilisé»*, indique une autre.

La plainte pour viol de Chloé a été classée sans suite pour *«infraction insuffisamment caractérisée»* en décembre 2022. Le salarié mis en cause a quitté l'ONG en octobre 2022, à sa demande, par une rupture conventionnelle. Chloé, qui suit depuis une thérapie, prise en charge par Surfrider jusqu'au début d'année 2024, mène un congé-formation dans une autre région. *«Il fallait que je m'extirpe. J'avais besoin de ça pour me réparer.»* Longtemps, elle a imaginé pouvoir revenir chez Surfrider. *«Toutes les femmes qui parlent ont ensuite des vies dégradées financièrement, personnellement, émotionnellement. J'aimerais que l'on n'ait pas à payer d'être victime ou lanceuse d'alerte.»* ◆

(1) Tous les prénoms des personnes citées ont été modifiés.



LIBÉ.FR

En Turquie, la contestation anti-Erdogan s'organise autour des chiens errants

A Istanbul comme ailleurs en Turquie, les chiens errants font partie intégrante de la société. Alors que le gouvernement a fait passer mardi une loi visant à débarrasser le pays de tous les chiens errants, la contestation monte au sein d'une partie de la société civile, qui redoute un abattage de masse. Et qui entend défendre les canidés, coûte que coûte. PHOTO DILARA SENKARA

Macron, Attal… course de fond pour le **bénéfice** politique des JO

Pendant que les oppositions demeurent en retrait, le chef de l'Etat multiplie les célébrations des athlètes tricolores, soucieux d'engranger du capital sympathie dans un moment «fédérateur». Son Premier ministre démissionnaire tente lui aussi d'occuper le terrain..

Par **VICTOR BOITEAU**



Après l'or de Teddy Riner, vendredi. PHOTO MARTIN BUREAU. AFP

Une flopée de médailles, des sportifs tricolores adulés, un pays vibrant à l'unisson… Que rêver de mieux que cette liesse olympique pour Emmanuel Macron, une grosse semaine après l'ouverture des Jeux, en plein dans cette «trêve» politique autoproclamée? *«98? 2024! La France»*, a écrit samedi le chef de l'Etat sur X, au-dessus d'une vidéo montrant la foule en liesse au Club France, parc de la Villette à Paris, après l'épreuve de relais des nageurs tricolores. Une allusion à la ferveur qui avait enflammé le pays après la victoire des Bleus au Mondial de 1998, image d'Epinal d'une France «black-blanc-beur» unie. Une ferveur largement récupérée politiquement depuis.

Le locataire de l'Elysée a interrompu ses vacances au fort de Brégançon (Var) pour assister à plusieurs épreuves vendredi en Ile-de-France. De l'équitation à Versailles au bassin olympique de La Défense Arena, Macron encourage, célèbre et s'affiche avec les héros de la journée multimédaillée. Un poil trop? Après la médaille d'or du géant Teddy Riner vendredi, il embrasse le judoka, mains sur la nuque et tapes dans le dos, face aux caméras du monde entier. Et le Président de pousser dans les bras de son père la fille du médaillé olympique… *«Il n'y a pas de raisons que le chef de l'Etat ne puisse pas savourer cet engouement populaire,* défend un conseiller élyséen. *Il est engagé depuis le premier jour, a mis du crédit politique dans cette célébration, parfois contre vents et marées. Il fait comme tous les Français, il profite de ces moments de joie.»* Un ex-ministre se montre sceptique: *«Il pense vraiment que tout ça va lui bénéficier et ciseler sa statuette.»*

L'HISTOIRE DU JOUR

Allégresse. Surfer sur la popularité des grands événements sportifs est un classique. *«C'est un événement qui se produit une fois par siècle dans notre pays,* note Guillaume Kasbarian, ancien ministre du Logement. *Ce n'est pas tous les jours que l'on voit une telle joie et une telle unité. Si cela pouvait être tous les jours de l'année comme ça, notre pays ferait des merveilles!»* De quoi faire flotter en macronie un parfum d'allégresse. Qu'elle leur semble (déjà) loin la rouste des européennes, puis celle des législatives… Le Premier ministre démissionnaire Gabriel Attal prend lui aussi part aux célébrations. Après avoir reçu ses anciens ministres à Matignon mercredi, il saluait sur X le *«succès»* des *«premiers jours de Jeux». «Chaque jour qui passe est une victoire pour tous les Français, une raison de plus de croire en notre pays»*, s'enorgueillissait Attal, signifiant au passage que lui aussi voulait grappiller un morceau de réussite de cet événement XXL.

«Comme en 1998, la question sera de savoir qui va profiter de cet engouement», interroge le député NFP Aurélien Rousseau, ancien ministre de la Santé d'Elisabeth Borne. *Les citoyens savent faire la part des choses et les politiques ne seront pas bénéficiaires durablement de tout cela. Mais ça fait tellement de bien de sentir les gens enthousiastes. C'est déjà en soi une victoire.»* L'exministre et député Clément Beaune abonde: *«C'est un vrai événement français: on râle jusqu'à la veille, on adore tout au long, on crée quelques polémiques pour ne pas perdre la main et on s'engueulera après! Et on restera tous fiers quand même.»*

Période suspendue avant la rentrée? *«C'est un moment fédérateur*, s'enthousiasme un conseiller ministériel. *On sait que la rentrée ne va pas nous épargner…»* Mais il tacle le *«silence étourdissant des oppositions»*. Célébrer l'événement sans donner l'air de filer le point au chef de l'Etat, pas facile. Les critiques sont rares. Jordan Bardella et Marine Le Pen se sont bien gardés de médire d'une cérémonie visionnée par plus de 24 millions de personnes, un record absolu en France. Les JO, argue un conseiller, c'est *«la France entière dans toute sa diversité, chez les athlètes comme chez les supporters. Chanter une* Marseillaise *et brandir un drapeau n'est pas le propre de l'extrême droite. Il n'y a que le sport pour faire cela. Le pays est mis en valeur, même à l'international»*.

Embarrassée. A gauche, depuis le début des Jeux, Jean-Luc Mélenchon s'est contenté d'une note de blog sur la cérémonie, pour critiquer la tête coupée de Marie-Antoinette et *«la moquerie de la Cène chrétienne»*. La gauche serait-elle embarrassée par l'élan cocardier et la chaleur populaire? Sur X, le sénateur communiste Pierre Ouzoulias s'interroge: *«Est-ce que le désintérêt de la gauche pour le sport témoigne d'une déconnexion sociologique? Est-il un problème politique? Oui, comme l'est du reste notre incapacité à nous approprier la* Marseillaise, *le drapeau français et la nation, alors même que ces notions nous ont été léguées par la grande Révolution française.»* ◆

Mort d'Ismaïl Haniyeh Le PS critique un post de Chikirou, qui se défend



AFP

Un post Instagram publié jeudi par l'insoumise Sophia Chikirou, qui relayait un hommage au chef du Hamas, Ismaïl Haniyeh, tué la veille à Téhéran dans une frappe imputée à Israël, a suscité de nombreuses critiques notamment de la part du PS, allié à LFI au sein du Nouveau Front populaire. La députée LFI de Paris a répondu dimanche à *Libération* en niant tout soutien aux *«actes terroristes»* du Hamas et en affirmant n'avoir rendu aucun *«hommage»* mais seulement republié des textes à titre *«d'information»*.

Ukraine Zelensky annonce avoir reçu ses premiers avions de chasse F-16

L'Ukraine a reçu ses premiers avions de chasse occidentaux F-16 attendus depuis plus de deux ans, a annoncé dimanche le président, Volodymyr Zelensky, qui les a dévoilés depuis un site tenu secret, tout en soulignant que leur nombre était *«insuffisant»* et que l'Ukraine attendait des livraisons *«supplémentaires»*. Cette annonce intervient alors que la situation reste tendue sur le front. Le pays a annoncé dimanche l'évacuation des enfants et de leurs parents de plusieurs localités dans la région de Donetsk (est), proches de zones où la Russie a revendiqué de nouvelles avancées ces derniers jours.

Var Le rappeur Naps de nouveau mis en examen pour viols

Le rappeur marseillais Naps, Nabil Boukhobza de son nom civil, déjà soupçonné d'avoir violé une jeune femme pendant son sommeil à l'automne 2021, a été mis en examen dimanche pour *«viols et agressions sexuelles»* après les plaintes de trois jeunes majeures dans le Var, a annoncé le parquet de Toulon. Interpellé vendredi dans un hôtel de la station balnéaire de Saint-Cyr-sur-Mer, il a été placé sous contrôle judiciaire et nie les faits qui lui sont reprochés.

Flottabilité

Quand il a accédé au pouvoir, il y a six ans, Abiy Ahmed promettait de déverrouiller l'économie éthiopienne, considérée comme l'une des plus prometteuses d'Afrique, mais toujours étroitement pilotée par l'Etat. Le Premier ministre a annoncé la semaine dernière la libéralisation du régime de change du birr, la monnaie nationale. Au lieu d'être fixée par les autorités éthiopiennes, la valeur du birr (en dollar, en euro ou dans n'importe quelle devise) sera désormais déterminée librement par les banques, en fonction de l'offre et de la demande. Une réforme monétaire majeure.

Décryptage à lire en intégralité sur *Libération.fr*

À LA TÉLÉ CE SOIR

TF1
21h10. Camping Paradis. Série. Une colo au Paradis (Parties 1 & 2). Avec Laurent Ournac. **23h05. Camping Paradis.** Série. Allumer le camping (Parties 1 & 2).

FRANCE 2
20h40. Jeux olympiques Paris 2024. Multisports. **23h20. Quels jeux !.** Magazine.

FRANCE 3
19h55. Jeux olympiques Paris 2024. Cyclisme sur piste. Hockey sur gazon. Football. Water-polo : France / Espagne. Athlétisme. Natation artistique. Tennis de table. Beach-volley. Lutte. Basket 3x3. Volley. **23h55. Robuste.** Film.

CANAL+
21h00. Pourquoi pas Evans ? d'après Agatha Christie. Série. Épisodes 1 & 2. Avec Will Poulter, Lucy Boynton. **22h35. Trigger Point.** Série. 2 épisodes.

ARTE
20h55. Les enchaînés. Film d'espionnage. Avec Ingrid Bergman. **22h35. Lettre d'une inconnue.** Drame. Avec Louis Jourdan.

M6
21h10. Arnaques !. Magazine. Émission 11. Présenté par Julien Courbet. **23h20. Arnaques !.** Magazine.

FRANCE 4
21h00. David Walters à la Cigale. Concert. **22h25. A Tribbieria.** Concert.

FRANCE 5
20h45. Alex Hugo. Série. La traque. Avec Samuel Le Bihan, Lionnel Astier. **22h20. C dans l'air.** Magazine.

PARIS PREMIÈRE
21h00. Capitaine Marleau. Série. L'arbre aux esclaves. Avec Corinne Masiero, Virginie Ledoyen. **22h45. La malédiction du volcan.**

TMC
21h25. Largo Winch. Aventures. Avec Tomer Sisley, Kristin Scott Thomas. **23h30. On the Line.** Film.

W9
21h10. Astérix le Gaulois. Film d'animation. **22h25. Astérix et le coup du menhir.** Film d'animation.

NRJ12
21h10. Fan des années 70. Divertissement. Année 1976. Année 1978. **22h50. Fan des années 70.** Divertissement.

C8
21h10. Triple cross. Drame. Avec Christopher Plummer, Romy Schneider. **23h35. La bataille du rail.** Drame. Avec Jean Clarieux, Jean Daurand.

TFX
21h05. Appels d'urgence. Magazine. Côte d'Azur : pas de vacances pour les urgentistes de l'été. **22h05. Appels d'urgence.** Magazine.

CSTAR
21h10. La story de Bob Marley. Documentaire. **23h15. 40 ans de tubes de l'été.** Divertissement.

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Reprise en main. Comédie dramatique. Avec Pierre Deladonchamps, Laetitia Dosch. **23h05. Mamma Mia ! Here we go again.** Film.

6TER
21h10. Kaamelott. Série. Avec Alexandre Astier, Franck Pitiot. **22h45. Kaamelott.** Série.

CHÉRIE 25
21h05. Crimes. Magazine. Crimes en Normandie - 3 reportages. **22h50. Crimes.** Magazine.

RMC STORY
21h10. Les rois de la récup. Documentaire. 2 épisodes. **22h55. Les rois de la récup.** Documentaire.

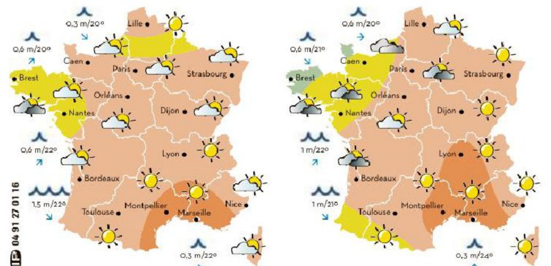
LCP
20h30. Débatdoc. Documentaire. Racisé.e.s : une histoire Franco-Américaine. **21h30. Débatdoc - Le débat.**

LUNDI 5

Un beau temps estival s'impose partout. La chaleur s'accentue de nouveau, surtout au sud, mais sans excès notable.
EN SOIRÉE Fin de journée calme et douce. Quelques nuages sur la moitié nord, ciel bien dégagé sur le sud-est du territoire.

MARDI 6

Une nouvelle perturbation pourrait concerner un petit quart nord-ouest avec des averses possiblement orageuses.
EN SOIRÉE Quelques développements orageux, encore difficile à localiser à ce jour, sont encore possibles.



-10/0°	1/5°	6/10°	11/15°	16/20°	21/25°	26/30°	31/35°	36/40°

Soleil · Éclaircies · Nuageux · Pluie · Couvert · Orage · Pluie/neige · Neige

Agitée · Peu agitée · Calme · Fort · Modéré · Faible

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	13	27	Lyon	19	28	Alger	23	31
Caen	14	26	Bordeaux	18	30	Berlin	14	23
Brest	16	21	Toulouse	18	30	Bruxelles	15	26
Nantes	16	25	Montpellier	22	35	Jérusalem	22	31
Paris	15	28	Marseille	23	33	Londres	14	23
Strasbourg	17	26	Nice	25	30	Madrid	24	37
Dijon	17	26	Ajaccio	24	30	New York	23	31

Libération
www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois (spéciaux), Frédéric Béziaud (prépresse), Laure Bretton (JO), Gilles Dhers (pilotes web), Christian Losson (enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France), Anne-Laure Barret (environnement), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (L), Sonia Delesalle-Stolper (monde), Fabrice Drouzy (suppléments), Yoann Duval (forums), Matthieu Ecoiffier (idées), Quentin Girard (modes de vie), Cédric Mathiot (checknews), Camélia Paugam (actu), Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France

ACPM
LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.
Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@liberation.fr

SUDOKU 5346 MOYEN

	8		4				7	
9		1				8		4
	4		2		9		5	
		6	7	2	1	3		
3	7		5		6			2
	1	2	8	9	3	5		
	2		6		8		9	
8		9				2		5
	3						8	

SUDOKU 5346 DIFFICILE

	2					1	3	
1		8		4	7			9
								8
5			2			8		
		6	9	7	4	2		
	3	4			8			1
6								
		1	7	3		9		2
	9	7					1	



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

9	6	1	2	7	3	4	5	8
2	4	7	8	5	1	6	9	3
3	8	5	9	4	6	1	2	7
4	7	2	1	6	5	8	3	9
5	1	3	7	8	9	2	4	6
6	9	8	3	2	4	7	1	5
7	5	9	4	1	8	3	6	2
8	3	4	6	9	2	5	7	1
1	2	6	5	3	7	9	8	4

4	9	2	1	8	3	5	6	7
3	1	5	6	7	9	4	2	8
6	8	7	2	4	5	1	9	3
5	2	1	4	6	8	7	3	9
7	3	6	9	5	1	2	8	4
8	4	9	7	3	2	6	5	1
9	7	3	5	2	4	8	1	6
1	5	4	8	9	6	3	7	2
2	6	8	3	1	7	9	4	5

DIFFICILE

Par
MIREN GARAICOECHEA

PRESSE FÉMININE EN ÉTÉ

Sur la page abandonnée

Alors que de nombreuses lectrices se détournent des traditionnels titres féminins, ressentant un décalage trop fort avec leurs convictions féministes, les magazines historiques tentent d'adapter leurs codes entre anti-rides solaires et «summer body».



Quand Marie, 37 ans, s'apprêtait à partir pour les vacances, jusqu'à peu elle embarquait forcément un magazine féminin, *Biba* ou *Elle*. Mais la Parisienne, rédactrice en communication, s'est rendue à l'évidence: *«T'as envie de rire en faisant les tests de personnalité avec les copines, de pouffer en lisant les témoignages… Et après, tu te rends compte qu'il faut faire quatre fellations par semaine pour être normale.»* Au fil des étés, sa conscience féministe a évolué, mais pas les contenus de ces titres. *«Je voyais les injonctions patriarcales partout.»* La dissonance devenue trop forte, l'achat rituel sur le quai de la gare a disparu.

En maillot de bain, les pieds dans le sable, l'envie de contenus légers se heurte aux lunettes féministes que beaucoup ont chaussées, notamment depuis le mouvement #MeToo, sans pouvoir désormais les enlever – même le temps d'un petit quizz olé olé. Des femmes se détournent ainsi des titres de la presse féminine traditionnelle qui leur étaient chers pendant leurs congés, *Marie Claire, Cosmopolitan, Biba* et consœurs, ne supportant plus ce dilemme moral.

Les poilades en groupe manquent à Marie. Cet été, elle a donc tout prévu pour s'enjailler entre amis: mots fléchés, *Uno* et *Monopoly Deal*, la version sans plateau du célèbre jeu de société. *«Je coince les cartes avec des petits cailloux, ça s'envole moins que les billets»*, dit-elle. Pour les contenus légers, elle attend le soir, quand le soleil n'éblouit plus, pour scroller deux ou trois heures sur Instagram, et partager le meilleur à ses amis. Fan de couture, elle admet que certains de ces contenus n'échappent pas aux injonctions de beauté et de minceur.

Près de Bordeaux, Emilie, traductrice de 42 ans, a aussi pris la tangente à l'approche de la quarantaine. *«Les fessiers rebondis, les jambes fuselées… D'un coup, j'ai trouvé ça complètement creux. Je me déleste plus généralement des choses qui ne m'apportent rien, j'ai besoin de trucs vrais.»* Sur la plage Marbella de Biarritz, elle emportera donc des bouquins. *«Je ne dis pas que je vais me taper l'intégrale de Victor Hugo… mais la littérature* feel good *nourrit mon imaginaire. Il y a une vraie histoire»*, prône la fan de Virginie Grimaldi, deuxième autrice la plus vendue en France en 2023, avec 1 million d'exemplaires.

«Dans le discours féministe, on ne parle plus de tous ces mags aux contenus problématiques, c'est dommage», regrette Marianne, 28 ans, juriste et peintre dans le Val-de-Marne. Accro aux *moodboards* et aux tendances fashion et make-up de cette presse, elle a tout arrêté quand elle a assumé son lesbianisme, en 2017. *«C'était comme des mini-formations pour devenir la femme parfaite, mais parfaite pour qui? Etant lesbienne, j'ai réalisé que je n'étais plus destinée à plaire au* male gaze*. Je ne trouvais donc plus d'intérêt à lire ça»*, raconte celle qui embarque désormais ses Sudoku et essais féministes pour accompagner sa bronzette.

TARTINES ET PUBS

La presse féminine serait-elle toujours si réac que ça? Un tour du côté des têtes de gondole d'un tabac-presse s'impose. Les tests pour savoir quelle amante nous sommes, parcourus à l'adolescence, les conseils pour réaliser la fellation parfaite, consciencieusement lus jeune adulte… Tout ça, évaporé! A la place, une ode à l'émancipation de la femme, forte, sportive et indépendante. Et forcément toujours hétéro. «Une envie, un projet, un rêve? On ose le faire seule!» scande *Cosmopolitan* ce mois-ci. «Stop à la charge mentale estivale», milite *Marie Claire*. «J'ai décidé de ne plus faire l'amour», raconte *Elle*, une thématique passionnante que nous abordions dans nos pages en début d'année.

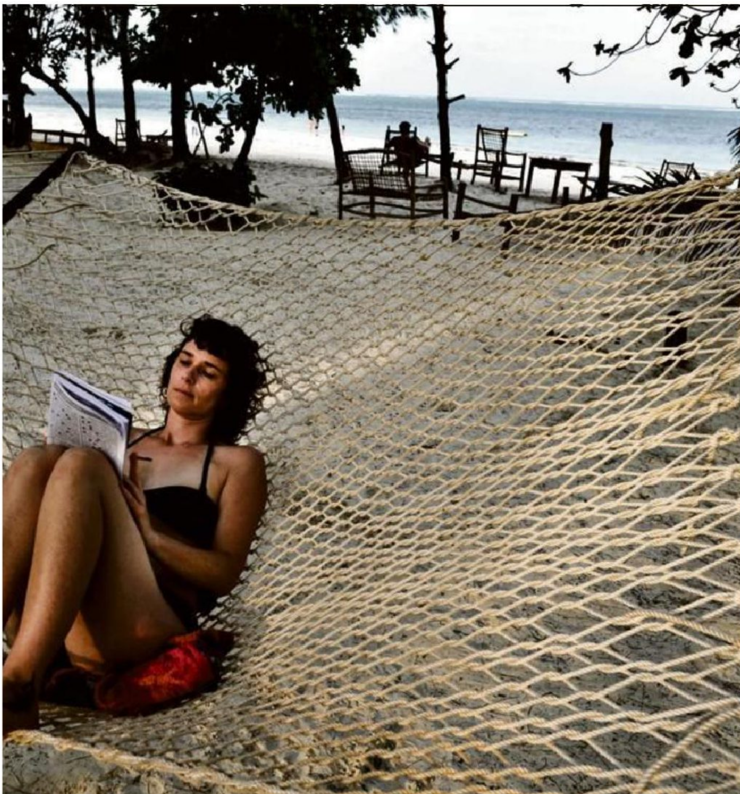
Certes, en quinze ans, les mannequins sont devenus très minces et athlétiques, et non plus squelettiques. Mais, très vite, les innombrables injonctions sautent aux yeux. Afin de *«tirer le meilleur parti de notre crinière retournée à sa vraie nature, sans la contraindre»*, *Elle* préconise trois produits spéciaux frange, total 83 euros (!). *Cosmopolitan* entretient l'illusion d'un été *full caliente* avec un article «Sexe: cet été, rien ne nous arrête!». Tout comme *Biba* et son *«Prête à recoucher cet été?»*. Sans compter les éternelles louanges des *«vertus du drainage lymphatique»* dans *Marie Claire*. Et puis, partout, absolument partout, des tartines et des pubs pour les crèmes pour la peau. Ce dernier point est solidement ancré dans l'histoire de la presse féminine, qui existait bien avant la presse magazine, dès le début du XXe siècle. La pub est devenue reine dans l'entre-deux-guerres, explique Claire Blandin, historienne spécialiste de la presse et du féminisme, professeure à l'université Sorbonne Paris-Nord. *«Quand* Marie Claire *naît en 1937, c'est une révolution. Jusqu'ici, les titres vendaient des patrons de couture. Désormais, il y a un projet commercial s'appuyant sur le secteur cosmétique. Les couvertures ne se font plus avec des photos de pied, mais centrées sur le visage, pour vendre la poudre de riz Coty, et des marques comme Nivea ou l'Oréal.»* Ces journaux sont vendus deux fois: aux annonceurs, qui financent alors 80% à 90% du journal, puis aux lectrices.

Presse féminine et féminisme seraient-ils à jamais antinomiques? Chaque mouvement féministe a donné lieu à des publications engagées, souligne Claire Blandin. Lors des revendications pour le droit de vote dès la fin du XIXe siècle, existait *la Fronde* de Marguerite Durand. Puis, dans les années 70, le groupe Expansion *(l'Express)* diffuse *F Magazine*, féminin féministe. *«Mais ces revues ne trouvent jamais de modèle économique. Il est très compliqué de concilier discours militant et d'attirer les annonceurs»*, note l'historienne.

VIRAGE ÉDITORIAL

Les titres féministes actuels luttent encore, à l'image de *Causette*, qui, après avoir arrêté la diffusion de son format papier mensuel et une deuxième liquidation judiciaire, vient de trouver une repreneuse. Si la presse mag papier est globalement en recul, les féminins historiques s'en tirent un peu moins mal. Sur le premier semestre de l'année 2024, l'audience de *Femme actuelle* reste devant celle de *Télérama*, rapporte l'ACPM. La tendance est tout de même à la baisse: en cinq ans, la diffusion a baissé de 12% pour *Marie Claire*, 20% pour *Elle* et de 29% pour *Cosmopolitan* (diffusion France payée 2019-2023).

«Le pas de deux qu'on joue n'est peut-être pas simple à entendre pour de jeunes lectrices n'ayant pas grandi avec Elle *[l'âge moyen de la lectrice est de 45 ans, ndlr]. Beaucoup ont l'habitude soit de magazines très légers soit d'information. Mais un média où l'on retrouve à la fois de quoi se détendre, se cultiver et réfléchir… Il y a peut-être une difficulté à nous situer*, analyse Ava Djamshidi, rédactrice en chef de *Elle*. *On a toujours accompagné les combats féministes, nous sommes à la fois féminin et féministe. Mais depuis le mouvement #MeToo en 2017, encore plus ces derniers mois, on veut être en mesure de sortir nos propres affaires. Etre à l'initiative plutôt que dans le suivi.»* Venue du *Parisien* en 2020, coautrice de *Coupable d'avoir été violée* (adapté au cinéma dans *la Belle et la Meute*), elle a impulsé un virage éditorial à l'hebdomadaire créé en 1945, renforcé par l'embauche de Cécile Ollivier, grand reporter police-justice anciennement chez BFM. Ainsi, en sus des traditionnels reportages sur la condition des femmes à l'étranger, les enquêtes sur les violences sexistes et sexuelles sont plus présentes. Il y a eu l'enquête sur le psychanalyste Gérard



En cinq ans, la diffusion a baissé de 12 % pour *Marie Claire*, 20 % pour *Elle* et de 29 % pour *Cosmopolitan* (diffusion France payée 2019-2023). PHOTO MICHAËL ZUMSTEIN. AGENCE VU

Miller, accusé de viol et d'agressions sexuelles sous hypnose, 150 témoins ; l'enquête sur le producteur de cinéma Alain Sarde ; l'interview exclusive d'Emmanuel Macron ; et cet été, un récit sur le *cold case* d'une ouvrière viticole assassinée en 2006. *«Je vous mets au défi de trouver un seul numéro récent de* Elle *qui ne traite pas de féminisme. Ça ne nous empêche pas de parler des couleurs du moment ou de la prochaine forme de chapeau à la mode»*, fait valoir Ava Djamshidi. Depuis ce virage, *«jamais de point de friction côté pub*, jure-t-elle. *Ce qu'on m'a demandé de faire, c'est de rencontrer agences et annonceurs pour expliquer cette inflexion éditoriale, et la présence de sujets plus sombres dans nos pages. Ça a été compris sans souci»*. Les jeunes lectrices féministes se laisseront-elles convaincre ? *«Nous avons eu de bons taux de conversion abonnements sur ces sujets sur le Web en tout cas*, avance la rédactrice en chef, qui n'y voit rien d'inconciliable. *Toutes les nuances de féminismes existent au sein même de notre rédac d'ailleurs. Mais on n'est pas dogmatiques, on n'imposera jamais à nos lectrices une vision.»*

CAHIERS DE VACANCES

Pour l'heure, les femmes interrogées plus haut ne semblent pas enclines à retourner à la presse féminine historique. Plusieurs préfèrent embarquer le trimestriel *la Déferlante, la revue des révolutions féministes.* Ça fait rire sa cofondatrice et rédactrice en chef, Marion Pillas. *«On n'a jamais pensé notre revue pour qu'elle se retrouve à la plage. Le côté sujet léger d'été, on ne fait pas trop ça…»*, reconnaît-elle.

Si elle salue le travail assuré par les journaux féminins, *«qui font de supers articles, comme* Elle*, ou* Marie Claire *dernièrement avec Juliette Binoche»*, elle ne considère pas *la Déferlante* comme spécifiquement féminine, mais généraliste. Attentives à ne pas épuiser lectrices et lecteurs, elles essaient d'alterner au sein de chaque numéro *«sujets* dark *et sujets plus positifs, comme le portrait d'une sportive qui lutte contre les discriminations»*. Avec un numéro de juin sur le dessin, un de rentrée sur le combat contre l'extrême droite, ne seraient-elles pas inconsciemment influencées par une saisonnalité ? *«Peut-être»*, s'interroge-t-elle. Qu'importe le dossier en couv en tout cas, *«les numéros les plus sombres ne vendent pas moins»*.

D'autres publications alternatives existent, plus confidentielles, comme le semestriel *Gaze Magazine, la revue des regards féminins,* ou le fanzine moins fréquent *Censored*. Au prix d'environ 20 euros, ces lectures restent onéreuses. Pour moitié moins, il existe des cahiers de vacances féministes, comme celui de *Sorocité* ou bien le parodique *En vacances, Simone !* Mais on garde un souvenir glacé d'un «reliez les points» tracé en bord de piscine : à mi-chemin, le dessin s'était révélé être… un cintre. Pour rappeler les avortements clandestins. *«Quand on a chaussé les lunettes des oppressions – de genre, ethniques, de classe – la vie est un peu moins reposante. Les vacances aussi»*, reconnaît Marion Pillas. Sur sa serviette de bain, il y aura aussi des revues de jardinage. Dur de s'accorder une pause quand on est une femme féministe. ◆

IDÉES/

CE QUE LE FÉMINISME M'A FAIT (1/6)

Sur la photo de famille du post-#MeToo, beaucoup d'hommes ne savent parfois plus où se mettre. Devant, à côté, au second plan? Ou carrément s'effacer? Hommes et femmes seraient-ils devenus des adversaires, ou faut-il tenter de s'allier, et si oui, comment? *Libé* donne la parole à ces hommes, écrivains, artistes, hommes politiques, hétéros ou homosexuels, qui racontent comment ils vivent leur nouveau rapport à la masculinité et au féminisme.

Etre un allié des féministes

Sensible depuis sa jeunesse aux combats portés par les femmes et à la défense de leurs droits, l'écrivain Eric Reinhardt en a tiré une œuvre riche, avec des personnages qui incarnent cette lutte.

Par
ÉRIC REINHARDT
Ecrivain

Difficile, pour un homme, d'exposer de quelle façon il se comporte comme un allié des féministes sans offrir le sentiment de se donner le beau rôle ou de faire valoir ses états de service. Je suis loin d'être exemplaire et n'attends pas des féministes, ni même des femmes qu'elles m'intronisent comme l'un de leurs soutiens. En revanche, cela fait longtemps que je revendique d'être un «homme féministe» (je n'ai jamais cessé d'aimer ce mot: «féministe»), y compris à une époque, pas si lointaine, où il était, en France du moins, dénigré et frappé d'infamie.

Un garçon assumant une part féminine

Même des femmes, qui pourtant défendaient la cause des femmes, me demandaient dans les années 2000 comment je pouvais endosser volontairement ce substantif qui, selon elles, sentait encore le MLF et la ringardise de ses positions soi-disant dogmatiques et castratrices. Je n'ai jamais trouvé ringard le mot féminisme. Il est revenu en grâce ces dernières années après avoir été réarmé (c'est mon opinion) par les activistes et féministes américaines. Les jeunes femmes d'aujourd'hui, à l'inverse de leurs mères, n'hésitent plus à se présenter comme féministes. Du plus loin que je me souvienne, je me suis toujours senti du côté des femmes, ou du côté d'une intime compréhension de leurs combats, de leurs difficultés, et assez peu concerné, ou pas spécifiquement en tout cas, quand on dit «les hommes». Comme si la cause des femmes était aussi un peu la mienne. Adolescent, je le raconte dans *le Moral des ménages* et *Cendrillon*, non seulement je revendiquais d'être un garçon assumant une part féminine, mais je me suis nettement positionné contre une certaine masculinité: elle me répugnait, et je ne voulais rien avoir à faire avec elle.
Il en a découlé un roman, paru en 2004, satirique, *Existence*, qui dénonçait la domination qu'exerçait sur sa femme sans profession un cadre supérieur à l'ancienne, typiquement patriarcal, dans la bourgeoisie conservatrice. J'étais tout pénétré de la pensée que dans certaines circonstances le mariage pouvait être une forme de prostitution, et il est vrai que j'ai écrit *Existence* afin de mettre au supplice, puis à mort les représentants de la masculinité honnie. En 2011, *le Système Victoria* s'était donné pour ambition de déconstruire les genres des deux personnages principaux, David et Victoria. En 2014 et en 2023, *l'Amour et les Forêts* et *Sarah, Susanne et l'Ecrivain* ont résulté de l'écoute que j'ai prêtée à des récits que m'ont faits plusieurs femmes au sujet de situations douloureuses que la société, jusqu'à une date assez récente, balayait d'un revers de la main comme étant des problèmes secondaires (pour ne pas dire «de bonnes femmes»): le harcèlement conjugal et les violences psychologiques dans le couple. *L'Amour et les Forêts* aura été l'un des tout premiers romans consacré à l'emprise masculine dans la sphère familiale. Le succès du livre et la nature des réactions que je recueillerai me renseigneront, alors, sur l'ampleur du phénomène. Je ne soupçonnais pas que tant de femmes subissaient la situation de Bénédicte Ombredanne, mon héroïne. Je n'ai pas écrit ces deux livres par militantisme, avec des intentions politiques ou pour défendre la cause des femmes, mais parce que les témoignages dont ils se sont inspirés m'avaient touché et bouleversé au point de me laisser entrevoir la perspective de textes forts. Lisant le mail de deux pages qui allait donner naissance à *Sarah, Susanne et l'Ecrivain*, envoyé par une lectrice qui voulait me raconter ce qu'elle était en train de vivre afin de m'inspirer un roman, je me souviens être instantanément devenu cette femme: je comprenais de l'intérieur ce qu'elle était en train de vivre, je me suis dit que dans une autre vie, j'aurais pu être cette personne. De la même façon, lorsque l'une des femmes qui m'ont inspiré *l'Amour et les Forêts* m'a raconté l'histoire de sa sœur, parce qu'elle souhaitait que ce qui lui était arrivé – elle en était morte – puisse servir d'exemple et aider d'autres victimes à s'en sortir, certes, son intention à elle était politique, mais la mienne, en recueillant sa parole, était surtout artistique.

La cible d'individus arriérés de la droite

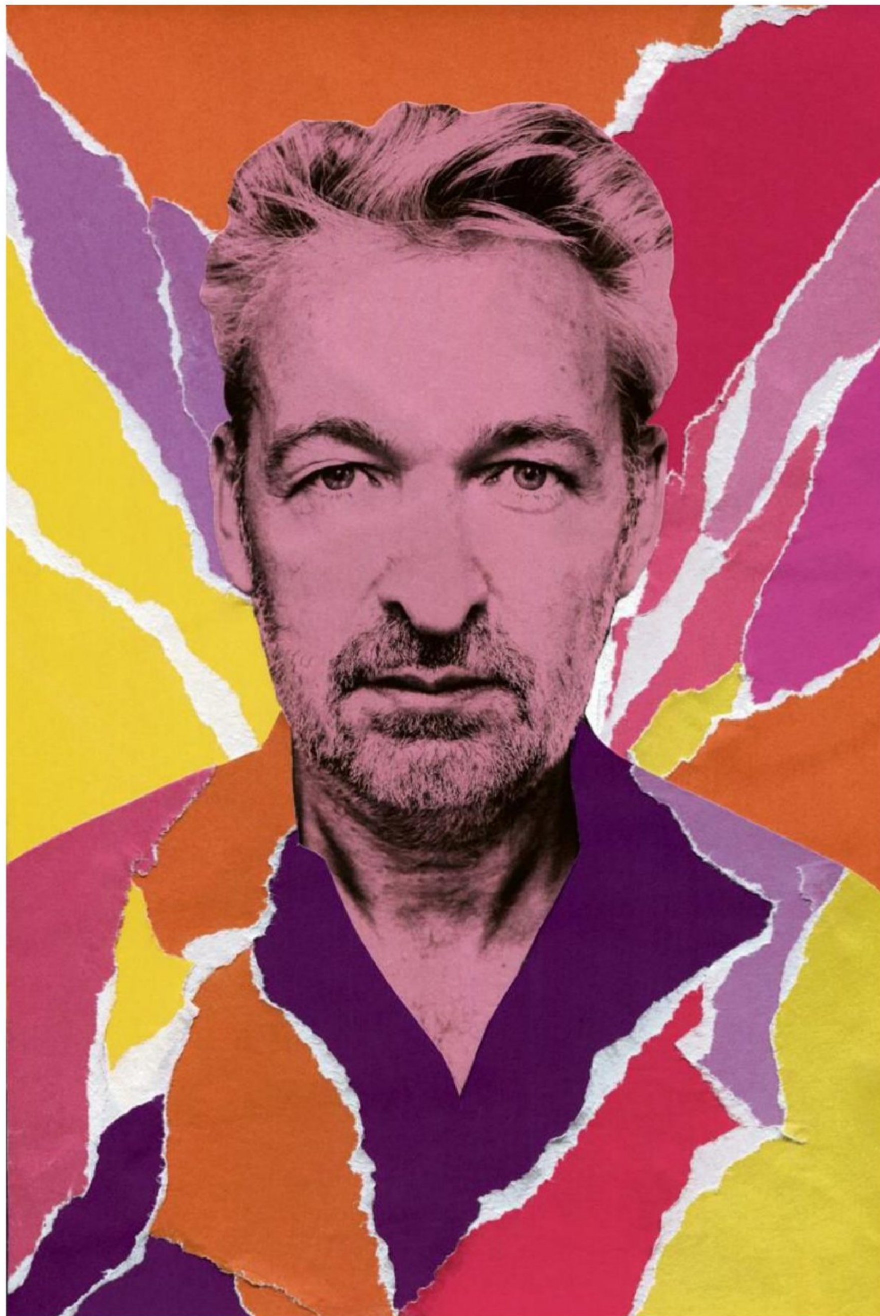
En revanche, je savais que si je me montrais à la hauteur de mes ambitions littéraires et parvenais à créer des personnages en qui l'on puisse s'identifier, ces livres auraient forcément un impact politique et une forme de fonction sociale, la révolte qui m'avait frappé frapperait à leur tour mes lectrices et pourquoi pas certains lecteurs et les ferait peut-être réagir. C'est pourquoi rien ne m'a mieux récompensé que de recevoir un abondant courrier de femmes me racontant de quelle façon la lecture de *l'Amour et les Forêts* les avaient aidées. Certaines m'ont révélé avoir été saisies par une prise de conscience: de la même façon que mon héroïne, en qui elles se reconnaissaient de façon douloureuse et désarmante, elles étaient en train de mourir mais il était encore temps de se sauver si elles ne voulaient pas finir comme cette dernière, dans un cercueil – elles s'étaient, une fois le livre refermé, échappées de leur enfer conjugal comme on s'échappe d'une maison en flamme, la fiction ayant ce pouvoir de nous imposer un savoir brûlant sur nos propres vies.
Quelle plus belle gratification, pour un écrivain, une écrivaine, que d'apprendre que son livre aura eu, dans la vie de ses lectrices, des répercussions de cette nature? Fierté que de voir apparaître *l'Amour et les Forêts* dans la «bibliographie des essentiels» de l'Observatoire des violences envers les femmes, que de découvrir que mon roman est régulièrement recommandé par des psychiatres à des patientes. Etre un allié des féministes, c'est devenir, pour cette raison même, la cible d'individus arriérés de la droite rance ou de l'extrême droite: Eric Naulleau, Frédéric Beigbeder, Jean-Paul Brighelli, etc. et l'assumer fièrement. Etre un allié des féministes, c'est beaucoup s'engueuler, ne rien laisser passer, essayer de convaincre, s'interposer quand des sentences choquantes sont proférées.

> Je fais partie de ces hommes qui soutiennent le mouvement #MeToo et la libération de la parole à laquelle nous assistons depuis quelques années. Ce qui se passe est historique, d'une importance considérable.

Je fais partie de ces hommes qui soutiennent le mouvement #MeToo et la libération de la parole à laquelle nous assistons depuis quelques années. Ce qui se passe est historique, d'une importance considérable. Je trouve qu'on a appris beaucoup de choses sur la façon dont les femmes ont vécu certaines expériences devenues inacceptables, notamment en les écoutant nous les restituer par le langage selon des vues et perceptions qui leur appartiennent en propre et sur lesquelles les hommes n'ont aucune prise. Je pense en particulier aux interviews, marquantes, d'une grande intelligence, d'Adèle Haenel et de Judith Godrèche sur Mediapart et sur France Inter. C'est un savoir que j'estime essentiel.

L'ordre établi et ses prérogatives

Notre époque deviendrait irrespirable, on serait étouffés par le wokisme, on ne pourrait plus rien dire ni rien faire, tout humour serait proscrit, il serait devenu impossible de se séduire, d'échanger des regards, d'avoir une relation sexuelle sans prendre le risque d'être accusé de harcèlement ou de viol. L'un de mes amis m'a dit récemment qu'il était profondément dérangé par le fait que son fils de 6 ans allait devoir grandir en se vivant, sous le regard de la société, comme un violeur potentiel, et qu'il devrait prouver constamment qu'il est innocent. J'ai explosé. Comment pouvait-il me dire une chose pareille? Nous avons passé deux heures à nous disputer.
A un moment, comme il évoquait la possibilité que des accusations puissent être infondées, abusives, je lui ai répondu tant pis, que ce n'est pas l'éventualité d'injustices commises à l'encontre des hommes qui allait m'amener à remettre en cause ce qui se passait en ce moment. Alors il a explosé de plus belle en me disant que rien n'était plus grave, précisément, que l'injustice, que cela seul suffisait à anéantir la légitimité de ce mouvement féministe, qu'on aurait dû laisser les mentalités suivre leur évolution, et que le rééquilibrage homme-femme dans la société aurait fini par se produire naturellement sans braquer la moitié de l'humanité en la prenant en otage. Alors c'est moi qui, à mon tour, me suis mis à hurler, lui demandant si les injustices endurées par les femmes depuis des siècles ne justifiaient pas que puissent être supportées les très hypothétiques possibilités d'accusations abusives de viol ou de harcèlement qui pèseraient sur les hommes.
Sans compter qu'il fallait être vraiment naïf pour imaginer que l'ordre établi allait naturellement, spontanément, renoncer à



L'écrivain Eric Reinhardt. COLLAGE JULIEN LANGERDORFF

ses prérogatives en laissant toute leur place aux femmes ! Il m'a répondu qu'à cause de ce mouvement on assistait à la consolidation de l'extrême droite, que les conséquences principales du wokisme et de ses abus avait été la montée en puissance du trumpisme, alors je lui ai fait observer que c'était précisément l'inverse, que c'était l'existence même du trumpisme et des positions de Pascal Praud et consorts qui nécessitait que le féminisme soit aussi offensif et inflexible qu'il l'était devenu, parce que les résistances de la société étaient beaucoup plus importantes que ce que l'on avait pu s'imaginer, comme en témoignaient le trumpisme et le bolloréisme précisément. Etre un allié des féministes, c'est expliquer à ses voisins, lors d'un apéro mémorable, qu'un viol, ce n'est pas forcément la nuit, dans une ruelle, par un Maghrébin – cela peut être dans un salon bourgeois, sur un canapé, après un verre qu'on a accepté de prendre avec un homme éduqué qui à la fin passe outre le non que la femme n'a cessé de lui opposer. C'est expliquer que ce n'est pas parce que l'on porte plainte dix ans plus tard que la parole de la plaignante doit être remise en cause, frappée de suspicion.

Rappeler ce qu'est la notion de consentement

Etre un allié des féministes, c'est expliquer que non, ce n'est pas parce qu'une femme porte une minijupe qu'elle doit se voir imposer, dans la rue, le regard intrusif ou l'expression du désir des hommes. Etre un allié des féministes, c'est combattre les positions d'un grand nombre de femmes de la bourgeoisie conservatrice qui, au nom de leur vénération pour la figure du père, sont les défenseuses les plus virulentes, je l'ai remarqué, des hommes dominants et de leur impunité, dénigrant ces femmes aux discours «victimaires», pauvres petites créatures larmoyantes qui ne savent que se plaindre.
C'est expliquer aux femmes qui prétendent ne jamais s'être fait emmerder, ou avoir su s'en remettre en dix minutes les rares fois où cela leur est arrivé, que ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas penser à toutes celles qui ne sont pas aussi bien armées qu'elles. Etre un allié des féministes, c'est rappeler que la notion de consentement, mise en avant par le livre de Vanessa Springora, ne peut en aucune façon être considérée comme une limitation de la liberté des hommes et des femmes.
J'ai demandé à Marion, avec qui je vis depuis trente-quatre ans, en quoi je n'étais pas un allié du féminisme, c'est la moindre des choses. Elle m'a répondu – je connaissais la réponse évidemment – que j'avais encore des progrès à faire sur la question du partage des tâches à la maison et que la raison que j'invoquais pour me soustraire à certaines obligations domestiques était celle-là même qui avait amené certains hommes de ma génération, et surtout des précédentes, à abuser de jeunes actrices : le fait d'être un créateur.
Etre un allié des féministes, c'est reconnaître que l'on n'est pas encore arrivé au bout du chemin, loin s'en faut, à commencer par soi et dans sa propre vie !

Dernier ouvrage paru : «Sarah, Susanne et l'écrivain», Gallimard, 2023.







TOUR DU MONDE DU SURRÉALISME 1/4

A Marseille, un jeu complètement tarot

A l'occasion des 100 ans du «Manifeste», «Libé» s'intéresse à un mouvement qui a fait des émules partout sur la planète. Point de départ: le sud de la France, dans les années 40, où les artistes réfugiés en zone libre ont imaginé le «Jeu de Marseille», avant de partir en exil.

Parti de France et de la plume d'André Breton, le surréalisme a essaimé dans le monde entier ou presque, encouragé par la puissance de l'Internationale communiste ou dispersé par la centrifugeuse de la Seconde Guerre mondiale. A l'occasion des 100 ans du *Manifeste* publié en 1924, *Libé* propose toute la semaine un tour du monde surréaliste à travers une collection d'objets, d'artistes et de pays.

Par **CLAIRE MOULÈNE**

En 1941, il fallait être visionnaire pour y voir clair dans les arcanes de la guerre soudainement devenue mondiale. Et avec cette ultime variante du jeu de tarot, le *Jeu de Marseille*, inventée par des artistes et poètes surréalistes ou apparentés, tous réfugiés politiques en zone libre, on fait de la géopolitique comme on joue aux quilles. C'est-à-dire, en déboulonnant. Dans cette réactualisation du jeu de tarot divinatoire, le génie, le mage et la sirène ont remplacé l'as, le roi et la dame. Et le valet, dévoué invisible de la sainte trinité, a tout bonnement foutu le camp, *«déchargé de son rang subalterne»*. Le joker, lui, emprunte désormais ses traits au Père Ubu, le personnage ventripotent d'Alfred Jarry dont Breton admirait *«l'humour comme processus permettant d'écarter la réalité en ce qu'elle a de trop affligeant»*.

Dans ce jeu qui rebat les cartes, seule l'opposition réglementaire du noir et du rouge opère encore, rehaussée ici et là de bleu et de jaune. Mais, entre les mains fertiles des artistes réfugiés à la villa Air-Bel, les 22 dessins et aquarelles s'enrichissent d'une nouvelle cosmogonie tissée de serpents et de poignards en volutes, de serrures et de flammes alléchées, mais aussi de mantes religieuses, condors et autres pieuvres qu'on a rebaptisés Lautréamont, Freud ou Pancho Villa, du nom des nouveaux hérauts qui hantent le panthéon des surréalistes.

ANAGRAMMES ET DEVINETTES

De quoi peupler cet hiver glacial de 1941 qui s'est abattu jusque sur les collines du flanc sud-est de Marseille. Dans la villa Air-Bel, on passe le temps en jouant: cadavres exquis, jeu de l'assassin ou de la vérité, devinettes et anagrammes. Autour de la table, une assemblée de fortune: André Breton et sa femme, Jacqueline Lamba, leur fille Aube âgée de 5 ans, mais aussi Max Ernst tout juste exfiltré du Camp des Milles, comme Hans Bellmer qui, à cette époque, a déjà photographié sous toutes ses coutures sa fameuse *Poupée*. Il y a là encore le peintre cubain Wifredo Lam, qui bientôt reviendra sur son île natale où il se sentira comme un étranger, André Masson (dont on peut voir actuellement les œuvres au centre Pompidou-Metz) qui n'a pas encore expérimenté ses peintures de sable mais a déjà documenté à sa manière, c'est-à-dire analogique, les horreurs de la guerre civile espagnole, le poète René Char ou encore le Roumain Victor Brauner, accidentellement énucléé trois ans plus tôt, désormais double sur pied de son propre *Autoportrait* borgne, commis au début des années 30.

Artistes, écrivains, juifs, antinazis, résistants, tous fuient la Wehrmacht ou la Gestapo alors que Pétain vient de signer l'armistice, le 25 juin 1940. Quelques semaines plus tard, mi-août, Varian Fry, un journaliste américain, cherche à venir en aide aux anarchistes, apatrides et subversifs en tous genres, en créant le Centre américain de secours.

MIGNARDISE PAGNOLESQUE

Avec le soutien financier d'une jeune héritière, Mary Jayne Gold, il loue la villa Air-Bel et leur fournit de l'argent, des vêtements, et surtout des visas et des passeurs pour embarquer bientôt sur l'un des quatre cargos en partance du port de Marseille. Direction New York, le Mexique ou Cuba, en passant par la Martinique. André Breton rencontrera pendant la longue traversée l'anthropologue Claude Lévi-Strauss ; Duchamp



Trois cartes du *Jeu de Marseille.* PHOTOS JEAN BERNARD. MUSÉES DE MARSEILLE.

CULTURE/

ou Chagall firent aussi le voyage. L'histoire, qu'on dirait écrite pour Netflix tant elle est romanesque, vient d'être racontée – façon *Emily in Paris*, l'accent en plus – par la plateforme américaine dans la série *Transatlantique*. On n'y apprend rien de la détresse qui étreignit ces exilés forcés durant leur passage à Marseille, rien non plus sur l'état du surréalisme qui compte déjà quelque 18 années au compteur et pas mal de dissensions dans les troupes, et c'est plutôt l'image d'une mignardise pagnolesque un peu collante qui reste en tête.

Pour se faire une idée de cette étape marseillaise que fut le surréalisme international, mieux vaut lire *la Liste noire* de Varian Fry et visiter le musée Cantini à Marseille, où est aujourd'hui déposé le fameux *Jeu de Marseille*. Ce cadeau inespéré fut offert durant l'année 2003 par la fille d'André Breton, Aube, seule survivante de cette épopée.

Une extraordinaire vente de l'atelier d'André Breton venait de se dérouler durant deux semaines à l'hôtel Drouot, à Paris, attirant plus de 50 000 visiteurs et presque autant de commentaires élogieux ou rageurs. D'aucuns s'étaient émus de cette opération de dilapidation, *«te brader, non»*, avait clamé les plus érudits d'entre eux, avec cette protestation en forme d'anagramme, évidemment.

Lausanne exhume les cadavres exquis

Avec son exposition «le Grand Jeu», le Musée cantonal des beaux-arts célèbre les 100 ans du surréalisme en cherchant dans les marges ce qui a fait la richesse de ce mouvement artistique, «le plus long du siècle».

La partie commence avec un jeu d'échecs fabriqué par Man Ray en 1962 le long duquel courent des mots comme une comptine : *«Le roi est à moi/la reine est la tienne/la tour fait un four/le fou est comme vous…»* Un peu plus loin, le prototype d'un jeu d'échecs de poche conçu par Duchamp en 1944, grand comme un porte-cartes, que l'artiste devenu joueur professionnel voulut un temps commercialiser. Tarot, dés, échecs… le jeu fut d'abord, et très concrètement, au cœur de la sociabilité des surréalistes, rappelle l'exposition «Surréalisme, le Grand Jeu», qui se tient au musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, à l'occasion des 100 ans du *Manifeste du surréalisme* de 1924.

Mélange. Ils jouaient aux cartes, ils jouaient aux cadavres exquis et aux *«dessins communiqués»*, un dessin tracé par l'un est reproduit de mémoire par l'autre et ainsi de suite, donnant lieu à des déformations à la manière d'un «téléphone arabe». Mais le jeu est aussi plus que cela chez les surréalistes : une *«pensée collective»*, *«un mode d'être au monde»*, écrivent les commissaires de l'exposition Juri Steiner et Pierre-Henri Foulon. Automatisme, gribouillages, hasard, jeux de langues et de mots, magie, contes, monstres et métamorphoses. Le jeu comme modélisation du monde, comme outil de recréation ou travail de sape. Le jeu dans toute sa légèreté, ses enfantillages – mais aussi son drame, au sens théâtral : *«Le grand jeu est irrémédiable ; il ne se joue qu'une fois. Nous voulons le jouer à tous les instants de notre vie»*, écrit Roger Gilbert-Lecomte en 1928 dans l'éphémère revue qu'il fonde avec René Daumal et ses *«phrères simplistes»*, et qui donne son nom à l'exposition lausannoise. Le jeu n'est jamais bien loin de sa face grimaçante : le surréalisme naît de la guerre, pour opposer le rêve et l'inconscient au pseudo-rationalisme d'une société qui s'est jetée à corps perdu dans la folie du premier conflit mondial. C'est aussi au cœur de l'expectative et de l'angoisse, à Marseille pendant l'hiver 1940, lorsqu'ils attendent le bateau providentiel qui les mènera vers les Etats-Unis pour fuir Vichy et l'occupation nazie, que des artistes et poètes surréalistes imaginent un jeu de tarot ésotérique, connu sous le nom de *Jeu de Marseille (lire ci-contre)*.

«Lausanne est à l'époque passée à côté de ce courant artistique et le musée cantonal des beaux-arts n'a pas de collection d'art surréaliste», rapporte Pierre-Henri Foulon. L'exposition, la première que lui consacre l'institution depuis 1987, a donc dû quitter l'autoroute des grands incontournables – on verra tout de même du Dalí *(Cygnes reflétant des éléphants)* et du Leonora Carrington, *les Poupées* de Marie Vassilieff ou *l'Ecole de la vanité* de Jane Graverol, pour emprunter des chemins de traverse pas moins intéressants. Du surréalisme, elle explore les marges, et elles sont nombreuses dans ce mouvement qui, justement, veut y puiser un renouvellement artistique et spirituel. Elle serpente dans les ramifications d'une pensée du hasard, du grand mélange et de l'ésotérisme, à différents endroits du monde : on croise la figure de la médium et artiste suisse Hélène Smith, qui inspira *Nadja* d'André Breton, et celle de la peintre algérienne Baya. On confronte les traits des rébus érotiques d'Irène Zurkinden (une amie de Meret Oppenheim) et celles des œuvres bien plus tardives d'Unica Zürn et de Sonja Sekula, toutes deux en prises avec la maladie mentale.

On saute des dessins colorés de Friedrich Schröder-Sonnenstern, qui multiplie des séjours en hôpital psy et en maison de correction dès l'enfance, à ceux du Suisse Kurt Seligmann, qui entremêlent le golem, Nosferatu et la culture amérindienne. Le surréalisme se construit une généalogie qui puise dans l'alchimie, l'art autochtone, le romantisme allemand ou la renaissance italienne (*Cœur d'amour épris* de Carrington). *«Plus les années passent, plus le surréalisme se tourne vers un hier immémorial […], l'hier des fables qui, issues de la nuit des temps, perdurant au présent sous toutes sortes d'apparences, parlent d'une origine où puise l'art dit "primitif", mais dont la poésie et la peinture les plus contemporaines d'Europe procèdent parfois pareillement»*, écrit Philippe Forest dans sa préface aux nouvelles éditions des *Manifestes du surréalisme* à paraître en septembre dans la Pléiade.

«Hybridité». André Breton meurt en 1966 et, trois ans plus tard, Jean Schuster siffle la fin officielle du surréalisme dans une tribune du *Monde*, appelée «le Quatrième Chant» (à la surprise de certains surréalistes eux-mêmes). *«Le mouvement ne cesse pourtant de se reconfigurer et certains de ses membres continueront de créer jusqu'à la fin du XXe siècle, ce qui en fait le mouvement artistique le plus long du siècle»*, estime Pierre-Henri Foulon. L'historien de l'art poursuit encore cette longue histoire au deuxième étage du musée, où il a demandé à des artistes contemporains nés dans les années 80 et 90 (Anne Le Troter et sa *Pornoplante* notamment) d'entreprendre un dialogue avec le jeu surréaliste. *«La référence au surréalisme n'arrive jamais telle quelle dans mes conversations avec les artistes aujourd'hui. Mais je vois dans leurs œuvres des échos à ce courant sur la question de la beauté, la remise en cause des grands canons, le rapport aux corps et à l'hybridité, à l'ésotérisme aussi très présent chez beaucoup d'artistes queers.»*

«Le Grand Jeu» n'est qu'une brique de l'hommage rendu au mouvement surréaliste par la Plateforme 10 qui regroupe plusieurs musées sur le même lieu, autour d'une place réaménagée à deux pas de la gare de Lausanne. Le Mudac y a présenté une exposition montée par Vitra, qui tourne depuis 2013, «Objets de désir», et de l'exposition «Man Ray. Liberating Photography», qui s'est achevée dimanche à Photo Elysée, restera le large panorama du catalogue où l'on retrouve les rayogrammes de l'artiste et ses ciné-poèmes, ses solarisations et ses photos aux confins de l'abstraction *(Elevage de poussière)*, ses natures mortes, photos de mode et très nombreux portraits. Dont un cliché génial d'un Duchamp lessivé : de la mousse de shampoing dégoulinant plein les cheveux.

SONYA FAURE
Envoyée spéciale à Lausanne



Cygnes reflétant des éléphants, de Salvador Dalí, 1937.
PHOTO ROBERT BAYER, BILDPUNKT AG. FUNDACIÓ GALA-SALVADOR DALÍ

SURRÉALISME. LE GRAND JEU au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne (Suisse) jusqu'au 25 août.
Catalogue **SURRÉALISME. LE GRAND JEU** coédition Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne et Scheidegger & Spiess, 156 pp.
MAN RAY, LIBERATING PHOTOGRAPHY de NATHALIE HERSCHDORFER, Thames & Hudson, 35 €.



Vague devant la jetée du port du Havre, Antonio Caccia, vers 1870. PHOTO COLL.P. ERIC HOURI

En Normandie, le temps mis sur pose

Le Muma du Havre propose une exposition pleine de charme sur les photographes pionniers du XIXe siècle, dont les clichés font écho au mouvement impressionniste.

En voilà une splendide machine à remonter le temps! «Photographier en Normandie» est une plongée en apnée dans le XIXe siècle, au cœur même du renouvellement des représentations que provoque l'invention de la photographie. Dans un parcours de 200 œuvres, qui allie peinture, daguerréotypes, négatifs sur papier ciré et tirages sur papier, l'exposition – dans le cadre du festival Normandie impressionniste – montre qu'artistes, peintres, inventeurs, savants, amateurs, professionnels, se donnent rendez-vous sur les côtes normandes. Mais que fait tout ce monde-là au pays du cidre et de la sole pour renouveler le regard?

Canari. Heureusement qu'un cliché du Normand Jean-Victor Warnod, un des trois frères Macaire de son vrai nom, éclaire notre mémoire. Imaginez, c'est à l'endroit même où se tient le musée d'art moderne André-Malraux (Muma) que des photographes étaient installés. Sur la jetée nord du Havre, en prolongement de la tour François-1er – juste avant que cette grosse tour militaire ne soit détruite à coups d'explosifs à partir de 1861 pour agrandir le port –, il y avait là des baraques de photographes. Lieu de promenade où les Havrais venaient contempler le large et la mer déchaînée, cette jetée fourmillait de petits commerces, de restaurants et d'échoppes où photographes et peintres vendaient leurs marines. Et c'est aussi là, munis de leur chambre photographique et de leurs petites fioles, qu'ils testent la nouvelle invention à la mode en regardant les navires. La Normandie est une terre idéale d'expérimentation, non loin de Paris: on y trouve la mer, une forte lumière, des sujets tout autour, une architecture médiévale riche… En 1847, le chemin de fer reliant Paris au Havre est inauguré. La si photogénique Normandie n'a jamais été aussi proche. Tandis que la vogue du tourisme balnéaire se développe, les photographes trouvent dans la région une foule de sujets. Alfred Coulon immortalise un estivant à Cabourg, en costume de bain rayé croquignolet. Adolphe Humbert de Molard saisit des scènes pittoresques: la saignée du cochon ou la femme au canari. Au temps des pionniers, photographier des éléments en mouvement, comme les vagues ou les bateaux à voile, relève du tour de force. Réduire le temps de pose, capter l'instant est le graal ultime. Parmi les trois frères Macaire, Louis Cyrus – qui a mis au point un daguerréotype instantané – et Hippolyte s'illustrent dans cette course à l'image fixe: ils immortalisent des badauds qui regardent un navire quittant le port en 1850. Mais c'est dix ans avant eux que le grand physicien spécialiste de la lumière Hippolyte Fizeau, piqué de «daguerreotypomanie» alors qu'il est jeune chimiste, se rend au Havre. Inventeur du daguerréotype à l'or, il photographie une vue en panoramique du bassin du Roi depuis l'hôtel du Brésil. Grâce à un ingénieux système de miroirs, l'image n'est pas inversée. Quelle splendeur de voir le Havre avant qu'elle ne soit détruite pendant la guerre!



Mer agitée à Etretat de Claude Monet, 1883. PHOTO ALAIN BASSET. LYON MBA

Aventuriers. D'autres noms célèbres des débuts de la photographie passent en Normandie. Le Britannique William Henry Fox Talbot séjourne à Rouen en 1843, pour faire la pub de son invention, le calotype. Lui aussi, depuis la fenêtre de sa chambre d'hôtel, réalise les premiers calotypes rouennais (vues du palais de justice, du pont suspendu, de la Seine et du port). D'autres aventuriers de l'image sont plus casse-cou et mettent le nez au grand air, anticipent la peinture «sur le motif» des impressionnistes. Gustave Le Gray, avant ses célèbres images sétoises, vient au Havre en 1856 et 1858 pour photographier avec maestria un brick norvégien sur une mer d'huile au clair de Lune. Inventif, il combine des négatifs, les superpose pour rendre de la puissance aux nuages et à la mer. Rappelons qu'en 1851 Prosper Mérimée lance la mission héliographique, la première commande publique pour inventorier le patrimoine historique national. Hippolyte Bayard y participe et laisse étrangement peu d'images. Gustave Le Gray et Henri Le Secq en font aussi partie.

Dans cette exposition qui allie rigueur scientifique et charme visuel, fruit de la collaboration entre trois commissaires (Sylvie Aubenas, directrice du département des estampes et de la photographie de la BNF, Benoît Eliot, éditeur, et Dominique Rouet, conservateur général des bibliothèques du Havre), les échos entre photos et tableaux donnent du souffle, une pulsion vibratile aux images noir et blanc des photographes. *La Jetée du Havre par gros temps* d'Eugène Boudin, les *Bateaux en construction* de Berthe Morisot, *la Cathédrale de Rouen* de Monet répondent aux clichés des pionniers en les vivifiant: le XIXe siècle se matérialise sous nos yeux, il prend vie. Si les photographes inaugurent une nouvelle façon de voir, de cadrer, de travailler en plein air, ils s'intéressent aux mêmes motifs que les peintres: voiliers, plages, estivants, ciels, maisons à colombages, monuments… Tout est beau, en particulier les négatifs en papier ciré sec d'Henri Le Secq, rétroéclairés grâce à un système de LED: dans ses spectrales images du port de Dieppe à marée basse, le ciel est noir, les bateaux sont blancs, la vase forme une étrange bouillasse grise. Son point de vue sur les falaises de Dieppe est aussi étonnant, très pictural: il cadre sur la roche comme sur un morceau de Lune, flirtant avec l'abstraction. Le dialogue avec le tableau des falaises de Varengeville-sur-Mer de Monet est saisissant. Une nouvelle beauté est née.

CLÉMENTINE MERCIER

PHOTOGRAPHIER EN NORMANDIE 1840-1890, UN DIALOGUE PIONNIER ENTRE LES ARTS au musée d'art moderne André-Malraux. Jusqu'au 22 septembre.

CULTURE/

«Le Voyage à Nantes» plante le décor

Pour sa 13e édition, le festival d'art contemporain invite à redécouvrir la ville de façon moderne et patrimoniale et met surtout à l'honneur les plus beaux arbres de son espace urbain.

Quoiqu'on pense du résultat (en l'occurrence, du bien), nul ne songera reprocher à Cyril Pedrosa de manquer de cohérence. Auteur reconnu depuis maintenant une vingtaine d'années dans l'univers de la bande dessinée, le personnage a, dans son parcours artistique comme dans ses engagements personnels, toujours témoigné d'un vif intérêt pour les considérations écolo, féministes et sociales; de même que ses récits ont souvent entraîné son lectorat dans le passé (du *Bossu de Notre-Dame*, où il s'est jadis exercé chez Disney, à l'épopée médiévale avec *l'Age d'or*). Autant d'aspects vraiment pas évidents à entrelacer, et qui, cependant, transparaissent dans *l'Evasion*, une des propositions aujourd'hui permanentes (précision notable, puisque beaucoup d'entre elles ne sont visibles que le temps d'un été) de l'édition 2024 du festival d'art contemporain le Voyage à Nantes.

Créatures. Mieux même, tant qu'à ne pas faire les choses à moitié, le Parisien (qui a longtemps vécu dans la préfecture ligérienne) a même imaginé une œuvre ubique, sous la forme d'un strip à la fois moderne et patrimonial (autre gageure), qui se découvre en quatre étapes, là encore en tout point conforme avec l'esprit de la manifestation ayant pour dessein d'inciter le public à redécouvrir la ville…

En 2022, Nantes formule le désir artistique de mettre en avant sa politique en faveur de l'accès à l'eau potable dans l'espace public. Assez vite, l'attention se concentre sur sa poignée de fontaines Wallace, illustre mobilier, dont subsistent une majorité d'exemplaires à Paris (où elles ont vu le jour, après que, à la suite du siège de 1871, le richissime philanthrope britannique, Sir Richard Wallace, a eu l'idée d'étancher à l'œil la soif des passants), mais qui ont également un peu essaimé en province et à l'étranger (du Québec à Macao). Mieux: même si l'histoire s'est montrée si ingrate qu'il est mort dans la misère, c'est à un sculpteur nantais, Charles-Auguste Lebourg, que l'on doit les quatre fameuses cariatides qui symbolisent les édicules en fonte. D'où l'idée de Cyril Pedrosa, après un siècle et demi de sacrifices au profit de la communauté, de soulager les créatures soutenant à bout de bras un dôme qui, l'heure de #MeToo, pèse aussi sur les consciences. *«Aussi noble et vertueux que soit ce rôle, elles ne l'avaient ni choisi ni désiré*, plaide l'artiste. *Alors, comme tant d'autres femmes à travers le monde et le temps, les cariatides ont patiemment organisé leur évasion.»*

Dès lors, bonjour *Bonté, Charité, Simplicité* et *Sobriété*, dont, d'un jardin, à une rue, puis une place et enfin un square, on accompagne la fuite, à travers quatre nouvelles fontaines, moulées et fondues à l'autre bout de la France, près de Troyes, dans l'usine qui jadis leur donna naissance. Une émancipation en accord avec son époque. Les bras des déserteuses ayant été remplacés par des arbres, la structure verte, comme il se doit, continue de remplir son usage.


Le *Pinus Pinea en l'an 2252* de Yuhsin U Chang. PHOTO MARTIN ARGYROGLO

Manège. D'arbres, justement, il est significativement question cette année, puisqu'il s'agit de la thématique du Voyage à Nantes. Parmi la quinzaine de créations – dont trois pérennes, qui viendront enrichir une collection comptant déjà environ 150 pièces –, beaucoup incitent, de fait, à lever le nez, entre ramure et canopée. A l'instar du *Pinus Pinea en l'an 2252* de la Taïwanaise Yuhsin U Chang, qui, dans un square dominant la Loire, a imaginé une intrigante sculpture en bois oblique, correspondant au diamètre qu'atteindrait l'arbre à la fin de sa vie, en théorie dans plus de deux siècles. Ou du *Sursaut des bois courbes*, une imposante structure en bois peinte comme un manège de fête foraine, qui, par le biais d'un escalier symétrique à double volées, permet de se hisser quelques mètres au-dessus du sol, afin de renifler les grosses fleurs blanches d'ordinaire inaccessibles d'un magnolia grandiflora. *«Une installation d'usage, pas du tout contemplative, à travers cette charpente, mûrement réfléchie, qui, dans le cadre du très bourgeois cours Cambronne, où vivaient jadis les armateurs, escompte apporter de la gaîté en traduisant les odeurs en couleurs»*, argumente Jules Charbonnet, qui, avec son compère Nicolas Barreau, mène de front une activité de designer.

Lancé en 2012, le Voyage à Nantes en est à sa 13e édition. C'est aussi la dernière de son concepteur, Jean Blaise, manitou local de la culture depuis le début des années 90, qui, à 73 ans, a décidé de lever (un peu) le pied, en songeant à l'avenir s'impliquer dans *«de nouveaux projets, ailleurs, avec juste la fonction de metteur en scène, ou de directeur artistique»*. *«La ville, par définition, est un terrain de jeu en constante évolution et, dans le cas de Nantes, ce ne sont pas les idées qui manquent, comme autour du nouveau CHU, par exemple. Mais j'ai le sentiment d'avoir achevé ce que je voulais faire et m'avoue soulagé à l'idée de ne plus devoir gérer une équipe de 350 personnes»*, précise le vrai-faux retraité, persuadé, comme aux premiers jours, du *«rôle essentiel de la culture, qui doit à la fois ne pas avoir peur de se confronter au politique et trouver sa place au cœur de la société»*.

GILLES RENAULT
Envoyé spécial à Nantes

> «La ville est un terrain de jeu en constante évolution.»
> **Jean Blaise** concepteur du Voyage à Nantes

LE VOYAGE À NANTES jusqu'au 8 septembre.


Le Sursaut des bois courbes dans un magnolia. PHOTO MARTIN ARGYROGLO

CUL DE FOUDRE (4/9)

Pandora, le sel de ma vie

Souvenirs d'ado enamouré de Pandora Groovesnore, croisée en mer salée par Corto Maltese, l'aventurier BD.



Enfant, j'ai voyagé dans les mers du Sud avec le capitaine Cook. Sa mort, déchiqueté par des cannibales, me rendait gourmand et inconsolable. Avoir une histoire avec une Tahitienne n'était pas son genre. C'était un explorateur à principes. Il m'a fallu quelques années de plus pour tomber, là-bas, sur Corto Maltese. C'était en 1913; c'était en 1977. J'avais l'âge de Corto et j'avais 14 ans. *La Ballade de la mer salée*, premier récit de ses aventures, avait été publiée dix ans plus tôt. Il était placé sous le signe d'un poète qui commençait à m'occuper, comme un secret, entre *le Bateau ivre* et *Bonne pensée du matin*: Arthur Rimbaud. *«A quatre heures du matin, l'été/ Le sommeil d'amour dure encore…»* J'étais vierge, et Pandora m'est tombée dessus.

LE PORTRAIT

Pandora Groovesnore, enfant américaine d'une puissante famille de cette région du monde, fille d'un grand armateur de Sydney et nièce d'un contre-amiral britannique. Son cousin, Caïn, est un gamin blond que son orgueil rend maladroit. Pour moi, une tête à claques. Un peu comme moi. Pandora l'aime, mais n'hésite pas à l'engueuler. C'est une adolescente mince et brune aux cheveux longs et au nez droit, un peu rond. Sa bouche, charnue, est admirablement dessinée. Elle a le cou fin et elle est mineure, mais, en 1977, un garçon comme moi ne pense pas comme ça quand il pense à une fille comme elle. Pandora est vierge, elle aussi, mais plus mûre et vertébrée que moi. Dans un monde d'hommes, de brigands et d'indigènes, elle fait preuve d'intelligence, de courage, de caractère. C'est une héritière, et une insoumise. Je l'admire aussitôt, telle une grande sœur ou une cousine. Quand je la vois, je ne bande pas, même dessinée. J'ai le cœur qui gonfle comme une voile et je rêve. Le rêve peut conduire au désir; mais il commence par le bloquer. Je ne sors pas si facilement du rêve de Pandora. Je n'entre pas si facilement en elle. Il y a quelque chose de moral et d'incestueux, de proche et de lointain, dans ma passion. Pandora construit un sas de compression et de décompression par lequel je devrai passer ensuite, toujours, avant de coucher.

Elle apparaît dans le bateau où elle est otage de Raspoutine, l'ami douteux, criminel et extravagant de Corto. Il entre dans la cabine où elle vient de se réveiller, sans trop savoir où elle est, et il lui met une main au cul. Elle saisit une bouteille et la lui brise sur le crâne en disant: *«Gros cochon, comment vous permettez-vous?»* Ma première image de Raspoutine: dégoût. A moitié assommé, il répond: *«Chatte sauvage, tu m'as cassé la tête…»* Il se relève et lui colle une baffe en disant: *«Tu apprendras vite que c'est moi qui commande ici.»* Ma seconde image de Raspoutine: mépris. Ça ne durera pas. On n'est pas si moral quand on a 17 ans. Un chapitre chasse l'autre, c'est le vent du récit. Corto voit pour la première fois Pandora avec un œil au beurre noir: il tombe amoureux, sans le savoir encore, d'une fille séquestrée et battue. Mais il ne s'agit pas d'une *dark romance*. Plutôt d'un amour contrarié, impossible, qui va rester à l'état gazeux. D'abord, Pandora méprise Corto, qu'elle assimile aux pirates qui les ont enlevés, elle et son cousin. Ensuite, croyant qu'il lui a menti par sadisme en lui laissant croire que son cousin a été tué, elle lui tire dessus et pense l'avoir tué. Enfin elle découvre, soulagée, qu'il n'est que blessé, qu'il a été plus noble qu'elle ne croyait, et elle s'attache à lui. Mais celui à qui elle roulera un inoubliable patin, c'est Christian Slütter, lieutenant de la marine impériale allemande qui sera exécuté par les Britanniques pour des crimes qu'il couvre par dignité. Slütter, natif de Lübeck comme Thomas Mann, est la noblesse d'âme incarnée. Sa mort est un scandale et, si Pandora l'embrasse avant l'exécution, c'est aussi parce que l'amour et le désir peuvent être stimulés et unis par un sens moral et morbide de la vie. J'aime Pandora, mais je roulerais volontiers un patin du condamné à Slütter. J'aimerais, comme Pandora, que ce patin lui donne de la force. J'aime Pandora, mais j'aimerais qu'elle devienne l'amante de Corto, parce que Corto, c'est moi. J'aime Pandora parce que je suis Slütter, parce que je suis Corto, parce que je suis le regard qu'elle porte sur chacun d'eux. Ni l'un ni l'autre ne couche avec elle. Pandora est classe. Slütter est classe. Corto est classe.

Ils nous ont plu, fait fantasmer, voire carrément excité. *Libération* a décidé de passer à l'acte, et de coucher sur papier une aventure d'une nuit, ou plus si affinité, avec ces personnages imaginaires.

Dans ce ménage à trois, quelle est ma place? Celle du petit fantôme qui les pénètre et les assemble.

A la fin de l'histoire, Slütter est mort, et tout le monde quitte l'île où tout s'est déroulé, Escondida. Pandora et son cousin vont retrouver leur famille, leur destin d'enfants de la haute. Corto, en partance vers de nouvelles aventures, va saluer Pandora. *«Eh*, dit-il, *mais comme tu es belle! Tu me fais penser à une valse que j'ai écoutée dans un cabaret à Buenos Aires.»*

Plus tard, j'ai écouté du tango dans un cabaret de Rosario, la ville où était né le Che. Je ne croyais plus au Che, mais je croyais encore en Corto, sans doute parce qu'il ne m'avait jamais conduit au lit avec Pandora. Quelle odeur avait-elle? Quel était son parfum? Son haleine? Quelles formes prenait son visage quand elle faisait l'amour? Quels gestes aimait-elle, n'aimait-elle pas? Combien de temps lui a-t-il fallu, et quelles circonstances, quels hommes, quelles femmes, pour découvrir ce qu'elle aimait et n'aimait pas, pour découvrir où se cachait ce qu'elle aimait dans ce qu'elle croyait ne pas aimer, ce qu'elle n'aimait pas dans ce qu'elle croyait aimer? Accoudée à une rambarde, elle répond à Corto avec un vague sourire:

«Il y avait peut-être quelqu'un qui me ressemblait?

— Non, c'est justement parce que tu ne ressembles à personne que j'aurais voulu te rencontrer toujours… n'importe où…»

Comme lorsqu'il l'appelle *«bijou romantique»*, je me suis senti gêné par ce romantisme un peu bas de gamme, gêné mais soulagé: c'était le mien. Si elle suivait Corto, elle me suivrait; mais le gros plan qu'effectue Hugo Pratt, dans la case suivante, a lavé ma gêne et mon espoir: le visage du marin maltais, plus beau que jamais, avec sa cicatrice sur la pommette gauche et ses yeux clairs en noir et blanc, fixe la jeune femme avec un fatalisme élégant. Dans la case suivante, elle le regarde, le visage presque froncé, la tête un peu penchée. Elle se rétracte, parce qu'elle a décidé:

«Je ne viendrai pas avec vous, Corto Maltese!

— Je sais!»

Et il enlève le collier de fleurs que les indigènes lui ont offert pour le passer au cou d'icelle et lui dit:

«Adieu, Pandora!

— Au revoir, Corto Maltese!»

Au revoir? Ils ne se reverront pas. Pandora n'apparaît plus dans les aventures dessinées par Hugo Pratt. On apprend qu'elle s'est mariée pendant la Première Guerre mondiale, à Cap Cod (Massachusetts), avec un homme de sa condition. Elle a peut-être fini seule, dans le vide d'un tableau de Hopper. Ou pas. Elle accompagne Corto comme un rappel à l'ordre de sa séduction, de son absence. L'aventurier n'est jamais surpris bague au doigt, ni dans la plainte, ni à l'ancre, ni en père de famille, ni même au lit. C'est le passant à la morale muette et au sexe hors-champ. ◆

Par **PHILIPPE LANÇON**
Dessin **JONATHAN BLEZARD**

ÉTÉ Libé

Lundi **05** août



Drôle d'été pour une rencontre

Joan Baez et Bob Dylan, Fidel Castro et Che Guevara, Adam et Eve, le Petit Prince et le renard… Tout l'été, «Libé» vous raconte la magie des premiers instants. Pour le meilleur ou pour le pire.





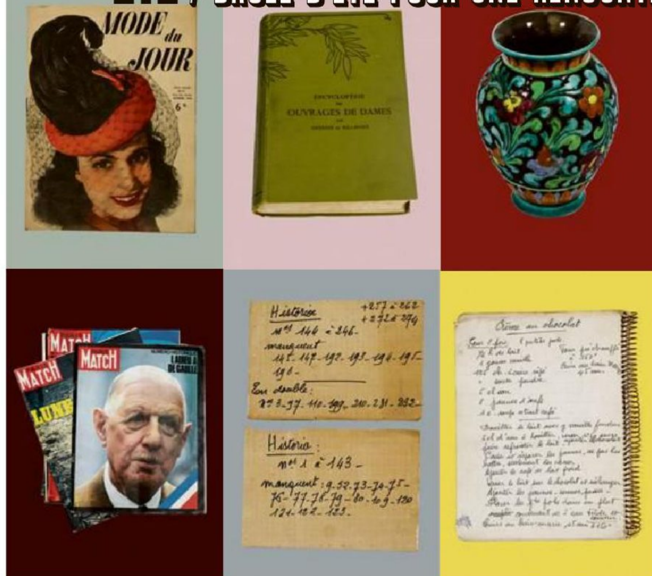




Images retrouvées dans la cave de la journaliste Clara Beaudoux, retraçant la vie de Madeleine, enseignante née en 1915. PHOTOS CLARA BEAUDOUX

«MADELEINE PROJECT» CAVE AU TRÉSOR

Et aussi ■ Nos séries d'été ■ Une page photo ■ Deux pages de BD ■ Le quiz de l'été…



«Madeleine Project», l'antre deux mondes

Inventaire Lorsqu'elle s'installe dans son appartement, la journaliste Clara Beaudoux découvre, dans sa cave, un trésor fait de souvenirs, photos, lettres... ayant appartenu à Madeleine, morte en 2012. Elle mènera l'enquête grâce aux indices que cette institutrice lui aura laissés. Faisant revivre le siècle passé et révélant une étonnante alchimie avec cette femme d'une autre époque.

Par
THIBAUT SARDIER

C'est l'histoire d'une rencontre qui a bien existé, mais qui n'a pourtant jamais eu lieu. *«Une rencontre à sens unique»*, explique Clara Beaudoux. Et qui commence dans un lieu inattendu: une cave encombrée. Nous sommes en 2012, *«quelque part, plutôt dans le nord de Paris»*. La jeune femme vient d'emménager. L'appartement n'est pas très grand mais bien suffisant pour une journaliste qui travaille à France Info et vit seule, quitte à laisser au sous-sol deux ou trois trucs volumineux, comme un djembé inutilisé. En bas, la porte est fermée et nulle trace de la clé. Clara scie le cadenas, et découvre un fatras : le filleul de la précédente occupante lui a donné carte blanche pour en faire ce qu'elle veut. Mais à part un matelas moisi à jeter, le reste attendra: *«Je n'avais pas spécialement besoin de la place, j'ai laissé fermé»*, raconte-t-elle aujourd'hui. La seule chose qu'elle sait, c'est que sa prédécesseure dans l'appartement s'appelait Madeleine. Elle le sait car elle a gardé, Dieu seul sait pourquoi, de vieux courriers qui traînaient dans la boîte aux lettres, ainsi qu'une plaque de porte à son nom.

Un pendentif portant une dent de lait

Trois ans plus tard, Clara s'ennuie ferme au boulot où l'essentiel de son temps, dit-elle, est employé à synthétiser des dépêches AFP: *«J'avais un besoin de créativité que je ne savais pas exprimer.»* Elle se forme au documentaire, prépare un projet, *«mais je me suis dit, avant de faire ça, je vais aller voir ce qu'il y a dans la cave»*. On lui a dit que les bonnes histoires se trouvent parfois au coin de la rue, alors pourquoi ne pas tenter encore plus près? Quelques jours avant ses 31 ans, elle descend, téléphone en main et compte Twitter activé. Elle se plonge dans un trésor fait de lettres, de recettes (comme celle de la tarte minute à la poêle) et de photos de classes à la pelle. Et pour cause: on découvrira très vite que Madeleine a mené une carrière d'enseignante dans le primaire. Dans le bazar, il y a même un poing américain, *«le seul truc qui m'interroge encore»*, s'amuse Clara Beaudoux. Tout cela, elle le partage avec les internautes, d'emblée au rendez-vous de cette rencontre entre deux mondes et deux époques. Ainsi naît le #MadeleineProject, qui prendra la forme d'une série sur les réseaux sociaux en cinq saisons, entre 2015 et 2017, et se prolongera en deux livres et une exposition. Quand on lui demande tout simplement *«Qui est Madeleine ?»*, Clara Beaudoux semble hésiter, et s'en tient aux faits, à deux doigts d'un inventaire à la Prévert: *«C'est une femme qui est née en 1915, qui a traversé le XXe siècle, qui était institutrice, qui est décédée en 2012 et qui avait laissé toutes ses affaires dans la cave de mon appartement. Qui a eu un amoureux qui s'appelait Loulou. C'était une femme indépendante, qui conduisait.»* Mais elle ajoute ensuite: *«Qui est Madeleine pour moi, c'est différent.»* Et c'est là que se déploie le cœur d'une histoire qui a tout pour plaire. D'abord, parce qu'elle repose sur un sentiment de familiarité. Madeleine, la bien nommée, a laissé derrière elle les réminiscences d'un monde disparu mais qui nous est encore collectivement familier, celui du siècle passé. Un monde de grands-parents. Parmi les tout premiers objets mis en lumière figurent un pendentif portant une dent de lait (ça se faisait beaucoup, assure Clara après des recherches), des coupons de charbon de l'hiver 1921, des tickets de rationnement de 1949, un petit calendrier de l'année 1920 avec un trèfle à quatre feuilles séché.

Si on s'y laisse prendre, c'est aussi parce que Clara Beaudoux s'est complètement laissée happer par cette enquête. *«J'ai l'impression que tu me laisses des indices»*, glisse-t-elle au cours de son récit, au milieu de mille péripéties dans lesquelles elle s'embarque. Elle part aux archives retrouver (entre autres) le dossier professionnel de Madeleine l'enseignante. Elle recherche des personnes qui l'ont connue, jusque dans le village où elle a passé son enfance. Beaucoup lui confirment que ce projet lui aurait plu. A l'invitation d'une classe de CM2 et de sa prof hypermotivée, elle se rend dans l'école d'Aubervilliers où Madeleine a longtemps enseigné, et transforme les élèves en groupe d'enquête pour retrouver des habitants du quartier qui auraient pu la connaître. Enfin, il y a une alchimie entre les deux femmes, qui, à plusieurs décennies d'écart, ont bien des choses en commun : par exemple, aucune des deux ne dévoile facilement les détails de sa vie. Quand

De cette plongée dans l'intime, on ressort en oubliant que Clara n'a pourtant jamais rencontré Madeleine, tant elle est parvenue à bien la raconter.



Objets de Madeleine retrouvés dans la cave de l'appartement de la journaliste. PHOTOS CLARA BEAUDOUX

on la rencontre, Clara se confie peu, et à vrai dire, on a pris le parti de ne pas multiplier les questions intrusives, essayant de faire preuve de la même délicatesse que celle de son récit. Et parce que trop connaître Clara, c'est risquer de gâcher la découverte du «Madeleine Project», où l'enquêtrice se dévoile à travers celle qu'elle essaie de cerner, notamment lorsqu'elle se découvre des points communs: aller à la patinoire, réciter *l'Albatros* de Baudelaire, avoir ses habitudes dans le même supermarché du quartier… Avec Madeleine, Clara se comporte comme avec une amie intime. D'abord, elle la tutoie, et cette marque de confiance intervient assez vite: *«Je te reconnais tout de suite sur les photos maintenant Madeleine.»* Mais surtout, elle se refuse à tout ce qui pourrait passer pour une trahison. Parler d'elle, oui, mais à condition de respecter son jardin secret, après avoir évalué ce qu'elle aurait pu accepter de dire. Difficile, quand on n'a jamais vu celle à qui l'on s'attache. Chaque enveloppe de photos est ouverte avec la plus grande délicatesse, et toute information n'est révélée qu'avec la conviction que Madeleine y aurait consenti. Lorsqu'elle découvre une lettre racontant la première fois entre Madeleine et son grand amour Loulou, elle choisit un pudique *«Ça, je nous le garde. Juste, je leur dis, que […] tu conclus ainsi: "C'est réconfortant de s'aimer si bien, dis mon grand, surtout en ce moment!"»*

La rencontre entre Madeleine et Loulou est le clou du «Madeleine Project», le *«cadeau énorme»* laissé à Clara. Loulou, c'est le grand amour de Madeleine, un amour de jeunesse, peut-être le seul de sa vie. On aperçoit les amoureux sur des photos, il faut d'ailleurs s'assurer que c'est bien eux. On se plonge ensuite dans leur correspondance, grâce à une série de lettres échangées entre 1939 (l'année des 24 ans de Madeleine) et 1943, précieusement numérotées, et trouvées dans une valise dont Clara prend le plus grand soin. Tout y est de l'amour naissant entre deux jeunes gens obligés de vivre loin l'un de l'autre. Ils se parlent de la guerre qui éclate, de la Poste qui met du temps à distribuer le courrier, et du temps à tuer pendant la «drôle de guerre»: début 1940, le couple parle d'une lecture commune sur les «*Eskimos*». Quand la guerre éclate en juin, Madeleine s'inquiète: *«J'apprends que tu restes le nez en l'air à les regarder passer»*, dit-elle à propos d'une vingtaine d'avions toutes mitrailleuses dehors passant au-dessus de la tête de son amoureux. On lit surtout, entre les mots d'amour, l'impatience des retrouvailles. Jusqu'à la disparition tragique du jeune homme en novembre 1943, à 31 ans, dont Clara s'efforcera de comprendre les détails.

«Elle avait l'air d'être quelqu'un de bien»

De cette plongée dans l'intime, on ressort en oubliant que Clara n'a pourtant jamais rencontré Madeleine, tant elle est parvenue à bien la raconter. Entre elles deux, il reste donc un silence. Si elles avaient pu se croiser, le courant serait-il passé? La question est récurrente. *«Je me demande bien ce que j'aurais fait si j'avais appris que tu avais été méchante»*, questionne-t-elle au fil de l'enquête, avant de nous rassurer: *«J'ai assez vite vu qu'elle avait l'air d'être quelqu'un de bien.»* Bien sûr l'incertitude ne sera jamais complètement levée, mais la magie de cette rencontre particulière, c'est que Clara a pu trancher par l'écriture: *«J'ai fait en sorte qu'on s'entende bien»*, grâce à *«toute la part de fiction»* insérée dans le récit. Fiction? Le mot surprend, tant l'enquête s'appuie sur des indices tangibles. Clara a tout déduit des photos, des films de vacances, des lettres et des magazines, des témoignages. Au point qu'on croit trouver Madeleine en chair et en os. *«Je ne pense pas que ce qu'on est, c'est uniquement des photos ou des sources documentaires. Ce qui agglomère tout ça, c'est moi qui l'ai imaginé»*, analyse Clara, qui nous dit que la fiction est donc *«dans les trous entre les archives»*. Et dans la tête des lecteurs? Sans doute, car eux aussi ont voulu rencontrer Madeleine, formant une communauté du Madeleine Project qui a aidé aux recherches par réseaux sociaux interposés, testé les recettes exhumées de ses cahiers, ou tout simplement imaginé à quoi aurait ressemblé la vieille dame.

Quand on glisse à Clara Beaudoux qu'on a aimé voir en Madeleine l'institutrice idéale du siècle passé, attachée à ses élèves et aux principes de l'école publique et laïque dans un quartier populaire, elle s'amuse de constater que chacun voit en elle ce qu'il a envie d'y trouver. *«Ce qui m'a le plus intéressée, de mon côté, c'est qu'elle voyage seule, qu'elle filme, qu'elle conduise. Une femme libre, peut-être en avance sur son temps»*, explique-t-elle, y voyant un beau message par les temps qui courent. *«Jusqu'au bout, elle voulait apprendre.»*





Clara Beaudoux et Madeleine. G. GAUDUCHEAU ET C. BEAUDOUX

«Madeleine m'a donné confiance»

Après une telle aventure, il a bien fallu passer à autre chose. Difficile pour quelqu'un qui s'était mis à parler en pensée à sa nouvelle amie. Et pourtant, ce n'était pas faute d'avoir essayé de maintenir de la distance, faisant de la fameuse cave une capsule temporelle où elle ne venait se plonger que quand elle voulait aller à la rencontre de Madeleine, ne remontant les affaires à la surface qu'au compte-gouttes. *«Je ne pouvais pas vivre dans les affaires de Madeleine! Laisser les objets dans la cave, c'était aussi pour aller sur le terrain, se mettre en mode Madeleine Project.»* En quittant son appartement fin 2019, elle a confié le contenu de la cave à un musée qui en a fait un fonds historique. Façon d'inscrire définitivement cette micro-histoire dans la grande. L'exposition créée pour l'occasion a un peu voyagé, *«comme une longue traîne qui m'a permis de quitter le projet petit à petit»*. Clara Beaudoux vit désormais à Bruxelles, où elle a gardé un tabouret de Madeleine, quelques pinces à linge aussi. Depuis cette drôle de rencontre, beaucoup de choses ont changé pour elle. Son goût pour l'histoire et la généalogie est un peu plus prononcé. *«Chez moi, ça se transforme un peu en musée»*, confie-t-elle, *«c'est plus facile à Bruxelles»*, où les prix de l'immobilier permettent de s'offrir plus de mètres carrés qu'à Paris. Mais surtout, *«Madeleine m'a donné confiance, professionnellement. J'ai pu aller dans d'autres chemins. Maintenant je me dis que c'est comme un porte-bonheur dans les moments de doute.»* Désormais documentariste, elle s'intéresse à des membres de sa famille, dont certaines seront les protagonistes de ses futurs projets, même si *«c'est compliqué de faire des choses sur la famille: on a plus de détachement quand les gens ne sont pas là ou ne sont pas des proches»*.

De temps en temps, quand elle est à Paris, Clara va jeter un œil à son ancien immeuble, et aux fenêtres de l'appartement qu'elle sait habité. Elle y a caché des objets, notamment des gommettes en étoile utilisées par l'institutrice il y a bien longtemps. Trace discrète de deux histoires désormais mêlées en attendant que d'autres viennent, peut-être, s'y rattacher. Des vestiges cachés dans une boîte, toute petite. Il n'en fallait pas plus: *«Le passé, ça encombre aussi.»*

Par nature, les écolos se mettent au vert

Nuances de luttes (2/6) Les couleurs ont imprégné les combats politiques et sociaux. Aujourd'hui, le vert, dont le nom et la teinte ont séduit partis et mouvements de défense de l'environnement.

Retracer l'union entre le vert et la lutte écologiste, ce serait comme raconter l'histoire d'un vieux couple, ceux qu'on ne questionne plus et dont la solidité des liens se matérialise jusque dans le nom. Et pourtant, cette association n'a pas toujours été une évidence. *«Le vert écologiste est récent, celui d'un mouvement des années 60-70. Comme ce qui semblait le plus en danger était le monde végétal lors de cette prise de conscience, le vert est devenu la couleur des mouvements écologistes»*, pointe l'historien spécialiste des couleurs Michel Pastoureau.

Destin. Sous l'impulsion du parti allemand Die Grünen, la couleur devient politique, initiant le début d'une quasi-unité internationale. Bien que certains préfèrent opter pour le terme *«écologiste»*, au moins une quarantaine de partis utilisent le dénominatif «vert», à commencer par Europe Ecologie-les Verts (mais devenu les Ecologistes en octobre 2023) ou The Green Party dans différents pays anglophones. *«Au Royaume-Uni, le nom "Ecology Party" était associé à une science dont le citoyen moyen ne se sentait pas forcément proche. Le remplacer par The Green Party correspondait probablement à une volonté de rendre le parti plus populaire»*, analyse la linguiste Camille Biros, dans son étude sur «Les couleurs du discours environnemental».

La teinte chlorophylle, avant d'être celle de la nature, était celle du changement, du destin. En Europe occidentale, existe l'idée qu'elle porte malheur. *«La raison principale, c'est qu'elle était changeante. On savait la fabriquer, à la fois en peinture et en teinture, mais on ne savait pas la fixer. Il y avait donc l'idée qu'elle serait instable»*, complète l'historien, en précisant qu'elle est associée à tout ce qui ne dure pas: *«La jeunesse, la chance, le bonheur.»* Au Moyen Age, le vert est aussi la couleur du diable, des démons, des sorciers. Dès l'an 1000, l'islam fait également du vert sa couleur.



Lors d'une manifestation pour la préservation du climat, à Paris en 2019. PHOTO VINCENT BOISOT. RIVA PRESS

Code. Ce n'est qu'*«à partir de l'époque romantique que l'idée de nature est associée au monde végétal et donc au vert»*, retrace Michel Pastoureau. La nature est auparavant perçue comme la somme des quatre éléments fondamentaux: l'eau, la terre, l'air et le feu. Quatre couleurs auraient donc dû logiquement la représenter. Comme le retrace le quotidien suisse *le Temps*, le code couleur de la première Journée de la Terre, qui a mobilisé des millions d'Américains le 22 avril 1970, tire plutôt vers le bleu. Un passage éclair.

Aujourd'hui, le vert concurrencerait presque le rouge comme couleur idéologique la plus associée à un mouvement. *«Si quelqu'un dit "le vert est ma couleur préférée", on pense tout de suite que c'est un écolo. Ce n'est pas le cas avec d'autres couleurs»*, constate Michel Pastoureau. De quoi alimenter sans effort le bien nommé *greenwashing*. *«Depuis cinquante ans, il y a de plus en plus de logos verts, une bonne manière de s'associer vaguement à la défense de la planète, sans avoir besoin de mettre la main à la poche»*, ajoute-t-il.

Mais le vibrant de l'émeraude, récupéré à tout va, serait-il en train de s'estomper? *«La pertinence du vert pour représenter la cause environnementale est parfois remise en question […]. Il a perdu de son sens»*, écrit Camille Biros. Depuis quelques années, le bleu s'impose, celui de l'eau, du ciel, une référence à cette «planète bleue» telle que perçue depuis la stratosphère. Le signe d'une évolution du combat écolo où *«les problèmes environnementaux sont moins pensés à une échelle locale»* et où *«la préservation de l'ensemble de l'écosystème Terre»* est centrale, ajoute la linguiste. La pollution de l'air comme la question de l'eau y occupent une place de plus en plus importante. Si le vert reste prédominant, les entreprises sont d'ores et déjà en embuscade pour récupérer sa symbolique, comme l'illustre la gamme Bluemotion de Volkswagen, vantée par le constructeur automobile comme moins émettrice de CO_2. Une amorce de *bluewashing*?

MARLÈNE THOMAS

DEMAIN *LE NOIR*

BATTEUR À ŒUFS, JOUETS… UNE VIE AU MUSÉE

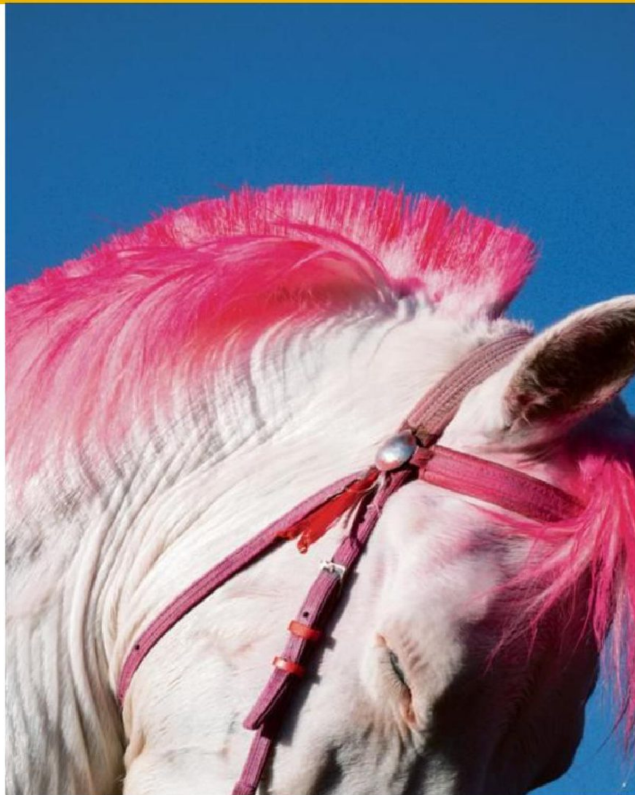
La vie secrète des objets (2/5) Bibelots, ustensiles ou œuvres peuvent cacher d'étonnantes histoires. Aujourd'hui, le Drômois Romain Grard, 88 ans, nous décrit ce qu'il chine depuis des années avec sa femme.

«Tout a commencé par le batteur à œufs de ma femme. Un vieil ustensile d'époque, retrouvé dans sa maison de famille. Il nous a plu. Alors, dans les brocantes, on s'est mis à en chercher d'autres. Nous en avons une centaine. Tous différents, aucun modèle n'est pareil. Selon les époques, les régions… Je suis Calaisien d'origine, ma femme est d'ici, de la Drôme. Tous les deux, on s'est rencontré sur le tard. J'ai commencé ma vie comme garçon de boucher, puis j'ai fait le séminaire et je suis devenu curé. Pendant dix-huit ans, mais je n'en pouvais plus du célibat. C'est lors d'un stage liturgique que j'ai rencontré Thérèse: la seule du stage qui n'était pas dans les ordres. Peu de temps après notre rencontre, on a commencé à collectionner les vieux objets. Des enclumettes aussi pour battre la faux. Nous en avons 147 dans le garage et aucune identique… Nous avons décidé d'ouvrir les portes de notre maison. On l'appelle le petit musée de l'objet du quotidien. Nous avons ouvert nos portes il y a trente ans, on a environ une centaine de visiteurs par an. Nos 5000 objets sont exposés dans la maison – heureusement elle est grande. Dans le garage aussi et une pièce attenante. On colle des étiquettes pour donner des explications. Par exemple, pour cette petite plaque de bois dans laquelle on passait les boutons des uniformes de soldat, sans les salir. Ingénieux. Ou cette boîte avec une rondelle de 3 cm et des sortes de dents: pendant des années, je n'arrivais pas à comprendre à quoi elle pouvait bien servir. Mon préféré, c'est cette machine à coudre de 12 cm de long chromé. Elle est magnifique. Surtout, elle appartenait à l'arrière grand-mère de ma femme, cela lui donne de la valeur à nos yeux. Aujourd'hui, on cherche des solutions.

«Que faire de tout ça? Ma femme et moi, on s'est mariés trop tard pour avoir des enfants. Je veux tout donner. Il faut bien en faire quelque chose! On est en lien avec des associations. Là, les jouets viennent de partir dans l'une d'elles. Ah, et j'allais oublier: la petite boîte avec les dents, on a fini par trouver à quoi elle servait. C'était pour enfermer la reine des abeilles le temps de changer de ruche.»

Recueilli par **MARIE PIQUEMAL**

DEMAIN *LE DINDON EN CHÊNE MASSIF*



Extraits de la série *la Forme que le vent donne aux nuages*.
PHOTOS LOLA CACCIARELLA








Lola Cacciarella nous donne à voir le volcan par fragments.

De l'autre côté du volcan

Hors sol (1/5) Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»… Cet été, le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, les éruptions de traverse de Lola Cacciarella.

LOLA CACCIARELLA
née en 2000
travaille à Paris.

«*Faire un pas de côté pour le mettre davantage en lumière, nous faire sentir presque ailleurs pour mieux y revenir, représenter le volcan par l'absence pour le rendre plus présent.*» Lola Cacciarella décrit ainsi sa démarche photographique. *La Forme que le vent donne aux nuages* est une édition produite à l'occasion de son diplôme à l'école des Gobelins.

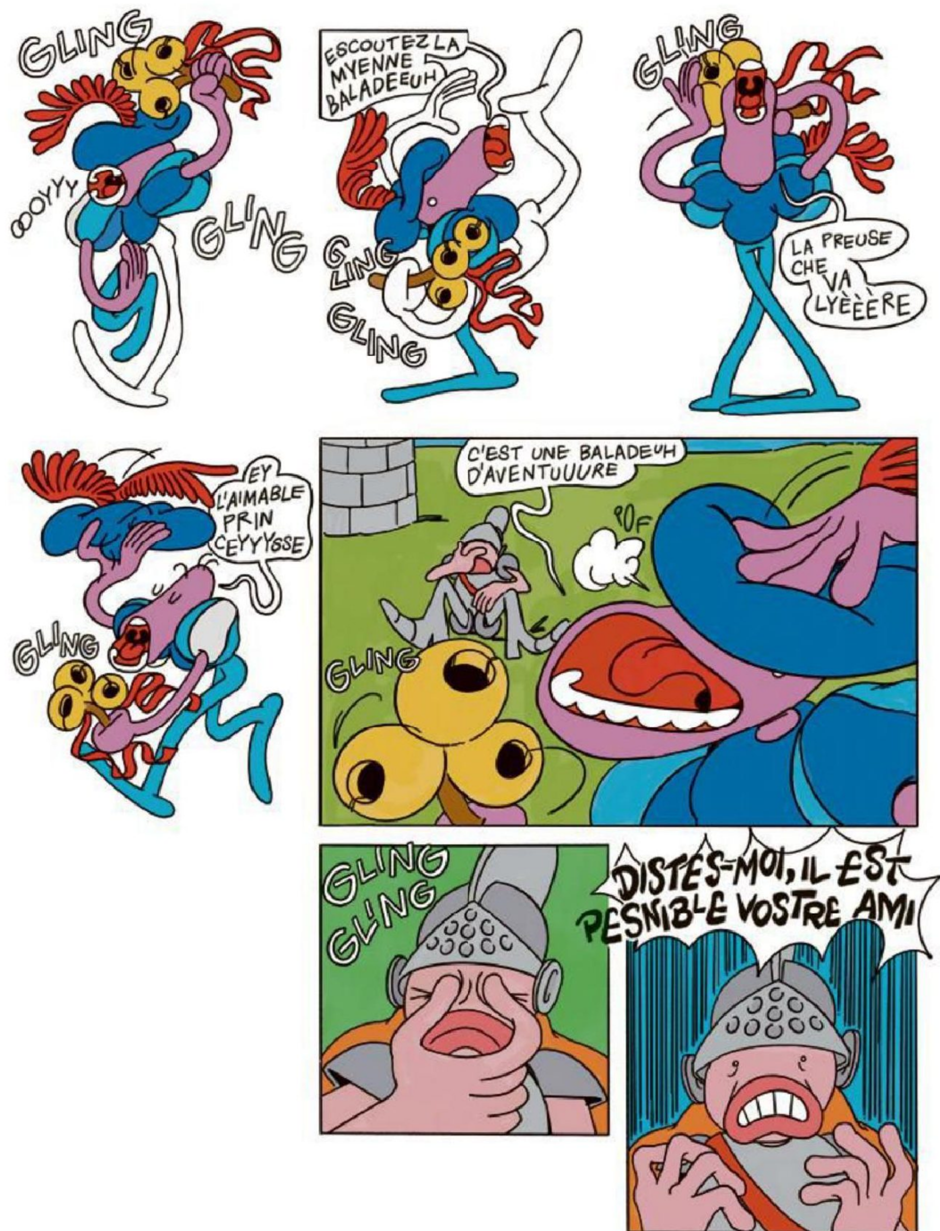
Cette série a été réalisée après une résidence en Indonésie au sein du parc national de Bromo Tengger Semeru, où trônent un stratovolcan et sa caldeira qui creuse la terre à plus de 2000 m d'altitude. Son titre fait référence au livre *les Villes invisibles* d'Italo Calvino. «*Conçu comme une description poétique et philosophique de villes imaginaires, le roman a représenté une forte inspiration dans mon travail. […] Entre oppositions et dualités, éléments de répétition et expériences sensorielles, les descriptions de l'auteur me rappellent cette immense mer de sable où chaque jour le soleil se lève, les visiteurs affluent et où le brouhaha s'installe peu à peu. Quelle que soit l'heure, le vent souffle dans la caldeira et emporte les cendres, les cerfs-volants et parasols ainsi que l'épaisse fumée, semblable à des nuages qui sort du volcan.*»

Lola Cacciarella nous donne à voir des fragments du mont Bromo, ou plus précisément elle nous le donne à voir au travers de ces hommes qui en font leur gagne-pain grâce à leur monture mécanique ou équestre, dont ils se servent pour hisser les touristes au sommet. Clope fumante au bec d'un guide ou vapeur dégagée par la pisse chaude d'un cheval au contact du sol, tout ce qui jaillit de la terre ici renvoie à la présence majestueuse et infernale du volcan sans qu'il nous soit jamais complètement dévoilé. Les images de Cacciarella ont une odeur, celle du souffre et de la pisse, mais elles dégagent aussi du bruit, celui des chevaux qui hennissent et des portières qui claquent.

SAMI EL KASM

Ballades

Par Camille Potte éditions Atrabile



AH BEN VOILÀ, C'EST MALIN, LE DRAGON EST RÉVEILLÉ MAINTENANT

IL VA ESTRE TOUT COURROUCÉ

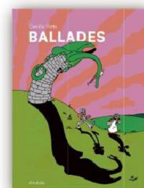
CROC

C'EST MOY LE DRAGON

ET JE SUIS COURROUCÉ

PING

À suivre…



Le Prince Gourignot de Faouët est bien malheureux, et pour cause, le voilà transformé en grenouille. Rien ne l'avait préparé à cet état, ni au complot fomenté dans son dos, dans le but de le destituer. Un seigneur qui tombe, c'est un peu de démocratie qui s'installe… quoique… Pendant ce temps, la valeureuse Gounelle, chevalière de son état, s'en va délivrer la princesse Patine à la peau d'albâtre et affronter le dragon qui la garde, mais pour elles deux, le chemin du retour sera bien long, sinueux, semé d'embûches, mais aussi de découvertes. Si l'on rajoute une salamandre hallucinée, une sorcière acariâtre, un ménestrel insupportable et des grenouilles mélomanes, on commence à avoir une idée de la folie pure qu'est *Ballades*, le premier livre de Camille Potte dont nous publions les premières planches.

BALLADES
de CAMILLE POTTE
Atrabile, coll. Ichor, 144 pp., 22 €.
En librairie le 5 novembre.

LE PUZZLE DE COCO





Règlement complet sur Libération.fr ou en flashant ce QR code.

L'Assemblage estival

Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août 2024 une pièce du puzzle. A gagner : un dessin original et dédicacé de Coco (10 gagnants tirés au sort). A renvoyer à : Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

Les secrets de la doc de «Libé»

Par **BÉNÉDICTE DUMONT** et **CLAUDINE MAMY**

1 Pour le service Documentation du journal, qu'est-ce qu'un pied d'éléphant ?
A Un marchepied mobile.
B Un pot à crayon.
C Une plante verte.
D Une botte peu élégante.

2 Qu'est-ce qu'un fantôme ?
A Une apparition.
B Une disparition.
C Une fiche qui remplace un document absent.
D Un document vierge.

3 Si une personne est mise à l'index qu'est-ce que cela signifie ?
A Il est sorti des fichiers (car obsolète).
B On lui donne des mots clés.
C Il est introuvable.
D Il est en attente de reclassement.

4 Si «Don Quichotte a été océrisé», que lui est-il arrivé ?
A L'article a été transformé en fichier word.
B L'article a été primé.
C L'article (et la page) ont été colorisés.
D Il a été compressé.

5 Que signifient les initiales BDD ?
A Bureau des doléances.
B Belles documentalistes diplômées.
C Base de données.
D Banque de documents.

6 Quel acronyme n'est pas celui d'une école formant à la documentation?
A INTD.
B EBD.
C Enssib.
D DOC.

7 Comment était surnommé Alain Brillon, l'archiviste historique de *Libération* ?
A RDF (le roi des fiches).
B L'archiviste barbu.
C BriBri les bons tuyaux.
D La mémoire du journal.

8 Et sa marotte était :
A Caricaturer ses collègues et la vie du journal.
B Faire des origamis avec de vieux *Libé*.
C La tisane et le thé (à toute heure).
D Les mots croisés.

9 Comment «désherber» une documentation?
A En ouvrant tous les placards .
B En éliminant les documents obsolètes.
C En appliquant la méthode «Ioupi» pour trier .
D En remettant à neuf les pochettes des dossiers.

10 Quelle est la requête la plus fréquente?
A Trouver le *Libé* d'une date anniversaire.
B Les demandes d'articles de *Libé* datant de 1968.
C L'interview de Platini par Duras.
D La une : «Peine de mort pour la guillotine».

11 Qu'ont en commun les documentalistes de *Libé*?
A Des lunettes dans tous leurs tiroirs.
B Elles sont très irritées si tu froisses les pages.
C Les *paywalls* ne leur font pas peur.
D On les appelle parfois Igod.

Réponses : 1-A ; 2-C ; 3-B ; 4-A (via l'application OCR, Optical Character recognition) ; 5-C ; 6-D ; 7-B ; 8-A ; 9-B et C (Ioupi : Incorrect, Ordinaire, Usé, Périmé, Inadéquat) ; 10-C ; 11-A, B, C et D bien sûr ! (Igod : Incredible girls of la documentation).

UN POCHE POUR LA PLAGE



Aujourd'hui, le récit du terrible sauvetage raté des deux «gamins» Vincendon et Henry, au Mont-Blanc en 1957, qui a durablement marqué la vallée de Chamonix.

Avec l'affaire Vincendon et Henry, Yves Ballu nous livre une enquête passionnante et fouillée sur les coulisses du ratage d'un sauvetage au Mont Blanc, en 1957. Comment les tergiversations, la chaîne de – mauvaises – décisions des secours, les circonvolutions vaines des hélicoptères, le vent, le froid, ont fait leur œuvre.

La montagne, quoi. *Naufrage au Mont-Blanc* dresse un état des lieux terrifiant du rêve brisé de deux *«gamins»* dont le destin se meut vers une issue fatale…*«L'immobilité totale, l'attente interminable, le froid, le vent, la neige la solitude, sans rien manger, rien boire, à respirer un air raréfié, couchés à même la glace, assis, accroupis, debout, serrés l'un contre l'autre, l'un ou l'autre… Attendent-ils encore? N'est-il pas criminel de les avoir laissés espérer un secours qu'on est incapable de leur assurer? D'avoir inutilement prolongé leur agonie. Et s'ils ne devaient pas revenir vivants? Faut-il vraiment souhaiter qu'ils soient encore vivants?»*

Les journalistes sont venus en masse retransmettre en direct cette lente agonie, jour après jour. La vallée de Chamonix restera profondément traumatisée par ce douloureux épisode. Au point que le secours en montagne en sera profondément remanié, avec la création des unités spécialisées des pelotons de gendarmerie de haute montagne (PGHM) et des compagnies républicaines de sécurité (CRS) des Alpes.

DIDIER ARNAUD

YVES BALLU
NAUFRAGE AU MONT-BLANC
Glénat, 432 pp., 10,90€.

LE CHIFFRE À LA CON

Maripasoula est la plus grande commune de France, elle représente 1/30e de la surface de la France métropolitaine

Superficie en km²

Paris 105,4 km²
Guyane 83 534 km²
France métropolitaine 551 695 km²
18 360 km²
Maripasoula
100 km

ALICE CLAIR ET JULIEN GUILLOT